LA FORCE DES TYRANS NAQUIT DE NOS FAIBLESSES

LE COMBAT SYNDICALISTE

0,40 F. LE NUMERO C. N. T. A. I. T. 6 Août 1964

NOTRE ENNEMI C'EST NOTRE MAITRE
La Fontaine

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL ● SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS ● 36e ANNEE ● NOUVELLE SERIE ● NUMERO 309

Paix en Algérie

LE titre peut vous paraître inopportun, et pourtant :

Vous vous souvenez de la campagne pour la « paix » qui fut menée par tous les partis de gauche et plus particulièrement par le P. C. F. et la C. G. T, au cours de la sale guerre d'Algérie.

Vous vous souvenez aussi qu'à la suite de certains accords dits « d'Evian » nous vîmes se dessiner successivement la fin de cette guerre et de cette campagne.

Fallait-il penser pour autant que l'heure de la paix était enfin venue pour ce pauvre peuple mutilé dans sa chair et dans sa dignité ?

D'après le raisonnement de tous ces champions de la paix, tout devrait aller aujourd'hui pour le mieux « dans le meilleur des mondes », puisqu'il suffisait de leur donner l'indépendance pour qu'ils retrouvent la paix. Par ailleurs, nous serions tentés de l'admettre en constatant le silence qui plane sur cette paix (de la part de tous ces partisans de la paix en Algérie).

Hélas ! Il ne peut être question de paix dans un pays qui a fait sa révolution uniquement pour changer de maître.

Nous avions des inquiétudes au sujet du sort qui menaçait les travailleurs algériens à l'issue d'une révolution faussée à nos yeux.

En 1957, dans le numéro 147 du « C. S. », nous écrivions sous le titre « La vérité sur l'Algérie » :

« Mais malheureusement en Algérie comme ailleurs, et c'est ça la vérité, les exploiteurs pullulent. Ils exploitent la force physique et intellectuelle, les sentiments, les passions, les faiblesses et l'ignorance.

» Aussi, nous regrettons vivement que le travailleur, qu'il soit Algérien, Tunisien, Marocain ou autre, car ils sont tous nos compagnons de misère, se laisse encore prendre au piège des slogans patriotiques ou des péroraisons religieuses. »

Cette vérité que nous recherchions il y a quelques années, nous la retrouvons aujourd'hui dans toute sa laideur: le peuple lésé a dû reprendre les armes...

... Avant d'aller plus loin nous devons faire une précision : « Nous ne faisons pour l'instant que constater et ne voulons prendre position pour ou contre la nouvelle résistance établie que quand celle-ci manifestera son intention de lutte pour une véritable émancipation de tous les travailleurs. »

La lutte en Algérie peut revêtir plusieurs aspects et elle deviendra acharnée si la classe ouvrière veut établir un système social basé sur la liberté et la justice. Les nouveaux maitres, les privilégiés de la dernière heure, les exploiteurs du régime récemment établi n'hésiteront pas à s'acoquiner avec les pires ennemis des travailleurs, y compris des individus comme Franco, comme l'a déjà fait leur gouvernement, pour étouffer dans l'œuf toute tentative de libération.

La récente explosion du navire égyptien Star-of-Alexandria est riche d'enseignements. Si, comme les bruits ont couru, il s'agit d'un sabotage, nous pouvons penser que les auteurs n'en resteront pas là, sachant que de tels actes ne peuvent que renforcer l'opposition. Quant au gouvernement de Ben Bella, ça n'est pas en achetant des armes, alors que la misère et le chômage grandissent tous les jours en Algérie, qu'il va résoudre la crise sociale.

De son côté, l'U.G.T.A. a tort de s'en prendre au Sionisme international qu'elle rend responsable de cet acte de sabotage car, même si cela est vrai, le rôle du syndicalisme n'est pas de s'apitoyer sur la destruction de munitions et d'armement qui, le plus souvent sont utilisés contre les travailleurs; le syndicalisme a une mission beaucoup plus noble et beaucoup plus humaine : il doit veiller avant toute autre chose aux destinées des classes laborieuses, à leur bien-être, à leurs droits. Il doit aider les travailleurs à s'émanciper.

Or. le trafic d'armes pratiqué par le gouvernement ne peut en aucun cas permettre au peuple de s'émanciper, de se libérer, de s'épanouir et de connaitre enfin la paix.

VIENT DE PARAITRE

« Les Frères Elie & Elisée Reclus ou du protestantisme à l'anarchie »

Un livre qui doit figurer dans la bibliothèque de tous les libertaires.

Le sens d'une grève

La grève est, dans son origine pure, *un acte de révolte* spécifique. Sa volonté première est l'*abolition* d'un certain état de fait : système d'exploitation de l'homme par l'homme, et son but ne saurait être atteint si les conditions de cette exploitation ne sont pas détruites en définitive. Tout autre résultat, s'il peut paraître, sur le moment, profitable au travailleur, n'est qu'un *échec*.

En prenant d'autorité la tête des mouvements de masse, les *partis politiques* ont déformé complètement le sens de la grève car les buts qu'ils recherchent *(conquête du pouvoir* et *dictature* sous une forme ou une autre), n'ont rien de commun avec les aspirations des travailleurs.

Par ailleurs, les partis politiques ne sont pas *en marge* de la société actuelle, ils en sont partie intégrante et sont tributaires de sa forme d'organisation. La tromperie et la corruption, l'autorité et le culte de la personnalité, la soif des profits sous toutes ses formes, éléments qui caractérisent la société actuelle, caractérisent tout aussi bien le parti politique.

Le malheur est que la grève, arme par excellence des opprimés, n'a pas échappé à ce pourrissement des valeurs et qu'elle est devenue un simple *instrument*, par le canal des centrales syndicales réformistes, aux mains des partis qui sont eux-mêmes acquinés avec la classe dirigeante et les tyrans.

Cependant, il arrive que les travailleurs retirent leur confiance à ceux qui les ont trop souvent trompés et, *prenant eux-mêmes en mains leur sort*, tentent de conduire la grève là où elle doit aller, c'est-à-dire *jusqu'au bout*.

La grève retrouve alors son *véritable sens* qui est essentiellement *révolutionnaire*.

Il faut souhaiter que cette volonté révolutionnaire, dont ne pourront jamais venir à bout les partis politiques, se réveille, plus puissante que jamais, en chaque travailleur, que les ouvriers s'organisent *par la base* et refusent toute autorité politique qui tenterait de se servir d'eux, qu'ils conjugent leurs efforts sur le plan mondial pour faire échec à la maffia internationale de la finance.

Ceci, nous pouvons l'espérer pour un avenir peut-être plus proche qu'on ne le pense généralement, car il apparaît que, de plus en plus, les travailleurs deviennent conscients de leur propre force et s'aperçoivent que cette force a été, par tromperie, utilisée mal à propos par les personnages politiques qui leur ont promis monts et merveilles et ne leur ont rien apporté.

Ils comprennent alors que le mal doit être extirpé *à sa racine*, c'est-à-dire que la prochaine révolution sociale doit être radicale et commencer son œuvre par la *destruction de l'Etat* et de tous ses rouages autoritaires pour se poursuivre par la *construction de la société anarcho-syndicaliste* sur les bases d'une économie distributive rationnelle d'où sera exclue la notion de profit.

Dans cette optique réaliste et fraternelle, les travailleurs conçoivent alors que la grève ne retrouvera sa véritable signification que lorsque elle sera l'arme *générale, illimitée* et profondément *révolutionnaire* par laquelle ils accompliront eux-mêmes leur propre émancipation.

SEVY

L'idée libertaire et l'action syndicale

Il existe, dans les milieux libertaires, diverses façons de concevoir la lutte pour en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les opinions divergent quand il s'agit de méthodes, des tactiques ou de moyens. Les avis sont partagés quand il est question de psychologie des foules, de mentalité ou de réactions des masses laborieuses.

Il existe, heureusement, un point commun : le but.

Que nous soyons syndicalistes, collectivistes, ou même individualistes, nous savons qu'il faut lutter contre le capitalisme, qu'il soit privé ou d'Etat, et contre tout ce qui en constitue le rempart : autorité, obscurantisme et privilèges.

Il faut croire que nos hésitations, nos divergences, notre manque de cohésion dans la lutte ont contribué à la dispersion des énergies de la classe ouvrière et au maintien d'organismes qui n'ont de syndicalistes que le nom et n'ont d'autre mission que celle d'asservir le peuple.

L'unité d'action, trop souvent galvaudée par ceux qui passent leur temps à diviser ceux qui les suivent, est devenue une nécessité capitale dans nos milieux ; nous devons démontrer au monde que l'anarchie est une conception sociale basée sur la coordination des efforts dans le respect des libertés de l'individu... Comment y parvenir ?

Une question préalable : « Quel est le milieu social susceptible de mieux comprendre et d'épouser plus facilement l'idée libertaire ? »

Là nous sommes à peu près tous d'accord pour dire que la classe ouvrière reste le milieu le plus adéquat et le plus déterminant.

Ceci nous amène donc à concentrer notre propagande dans ce secteur. Le fait n'est pas nouveau et nos camarades espagnols, depuis Anselmo Lorenzo, ont travaillé dans ce sens.

Mais alors que le libertaire ibérique et en général la majeure partie des travailleurs espagnols militent au sein de la seule centrale syndicale qui est demeurée fidèle à la première Internationale ouvrière, l'A.I.T., chez nous, et après plusieurs tâtonnement, un courant s'est créé pour aller porter le combat dans des milieux absolument réformistes.

Cette croisée des chemins nous a souvent été fatale, ainsi qu'à notre idéal ; à tel point que certains militants notoires en sont, aujourd'hui encore, à chercher les « causes profondes de notre crise ».

Ceux qui nous ont lâchés pour mener le combat sur le terrain des réformistes, savent fort bien qu'il ne leur est possible, en aucun cas, de se comporter en libertaires dans une telle ambiance ; ils avouent qu'ils sont obligés de lâcher du lest s'ils veulent prolonger la collaboration et maintenir cette forme d'alliance. Par contre, ils mettent en relief la possibilité qui leur est offerte de s'adresser à un public plus nombreux et avec des moyens plus considérables.

Oui, car ce que l'on reproche à la C.N.T., ce n'est pas sa structure organique, ses principes de base, qui sont aussi ceux de la première Internationale ouvrière, de l'A. I. T. et restent les plus rationnels de tous ceux qui ont pu être présentés par les différents concepts d'organisation.

Le reproche majeur imputé à la C.N.T., c'est sa faiblesse numérique et il n'est pas rare d'entendre dire à des copains : « Qu'ils viendront chez nous quand nous serons nombreux. »

En vertu de l'esprit libertaire dont nous nous réclamons, nous devons tolérer des points de vue différents des nôtres, mais nous n'en restons pas moins convaincus que l'action de ces camarades est stérile pour la cause de la liberté.

Nous disons « stérile » quand en réalité nous aurions pu employer le terme « nocive », puisque si les autres centrales syndicales sont numériquement plus puissantes c'est bien un peu à cause d'eux, par leur présence ; sans compter que certaines interventions de ces camarades permettent aux centrales réformistes de se targuer de progressistes et même de « révolutionnaires ».

Mais nous nous en tiendrons à la stérilité de leurs efforts : stérilité démontrée par les reculs répétés de ces centrales face à l'emprise étatique ; démontrée aussi par les perpétuelles revendications de salaire sur des bases hiérarchisées ; démontrée enfin par la lâcheté de nombreux responsables syndicaux en période de grève.

Le militant de la C.N.T. a, quelquefois, bien sûr, l'impression de se trouver seul pour mener le véritable combat mais il a souvent la grande satisfaction de pouvoir servir de ferment, de jouer un rôle de pilote dans la lutte incessante que la classe ouvrière doit poursuivre tant qu'il existera des exploiteurs et des exploités.

La tâche de l'anarcho-syndicaliste est assez ingrate, mais il peut l'accomplir, et c'est très important, en toute liberté, en toute conscience et sans cet arrière-goût d'amertume que doit laisser toute renonciation.

HELIOS BUIL

Les frères Reclus

C'est aux jeunes que je dédie ces quelques lignes...

La parution de deux livres a été annoncée dans le « C. S. » ces jours derniers, et j'avoue tout le plaisir que j'ai eu à lire « La Mythologie Marxiste-Léniniste » de G. Britel ; c'est une œuvre riche de considérations d'observations et de documents qui expliquent certains faits historiques.

Me voici maintenant plongé dans cet autre livre intitulé « Les Frères Elie et Elisée Reclus » ; ce qui éveille en moi une certaine nostalgie de ma jeunesse.

J'avais seize ans, j'étais étudiant et un jour, en cherchant dans la bibliothèque de mes parents des livres d'histoire et de géographie, j'ai fait la découverte la plus merveilleuse, celle qui allait sûrement déterminer de ma vie entière : une série de volumes ayant pour titre « Géographie Universelle » de E. Reclus et une autre du même auteur « L'Homme et la Terre ».

Le jeune adolescent que j'étais, avide de savoir, a pendant des mois et jusqu'à des heures indues, lu avec passion les œuvres d'E. Reclus. Ceci me permettait peu après d'obtenir de très bonnes notes en histoire et géographie.

Plus tard, ce bagage m'a permis de ne pas sombrer dans l'esprit bourgeois, comme de nombreux camarades étudiants et j'ai réalisé la valeur exacte du savoir ; valeur louable, valeur créatrice et génératrice de bien-être mais qui reste stérile sans l'aide de cette autre valeur qu'est l'effort manuel et devient néfaste si elle n'est pas inspirée, animée, propulsée par de bons sentiments.

Je suis devenu un étudiant de cette « gauche révolutionnaire » et j'apportais aux journaux syndicaux de l'Ouest et aux revues, beaucoup plus d'Elisée Reclus que de moi-même pour une cause que je voulais non seulement défendre, mais servir avec toute la passion de ma jeunesse.

J'étais un jeune garçon qui comprenait que ses origines bourgeoises resteraient pour lui un lourd passé qui entraverait son admission parmi les véritables hommes : ceux qui travaillent, ceux qui produisent.

Il est plus facile pour un ouvrier ambitieux de devenir un bourgeois égoïste que pour un bourgeois de fuir son milieu, ses relations et de devenir un travailleur, un producteur.

J'ai malgré tout renié mes origines, j'ai souffert la vie d'un salarié de la base et je ne regrette rien ; au contraire, j'en remercie E. Reclus.

Hem Day a écrit, de très bonnes choses sur E. Reclus à propos du séjour de celui-ci en Belgique ; d'autres amis dans « Contre-courant » se sont également penchés sur les œuvres du grand penseur. Aujourd'hui, les Amis d'Elisée Reclus nous offrent une nouvelle occasion de nous retremper dans cet esprit libre.

Nos jeunes camarades doivent se procurer ce livre et il est superflu de leur recommander la lecture des magnifiques œuvres que sont « l'Homme et la Terre » et la « Géographie universelle ».

Qu'ils n'aillent surtout pas objecter que les œuvres sont introuvables, car elles existent dans de nombreuses bibliothèques départementales et même municipales.

Une dernière suggestion ; puisque voici venue la période des congés, les camarades qui en ont la possibilité devraient aller faire un petit tour à Ste-Foy-la-Grande.

J'ai souvenance de ce petit coin de France où j'ai pris quelque repos avant la guerre de 40 ; je revenais d'Irun et avais traversé la Bidassoa rouge du sang des républicains espagnols et j'ai trouvé cette petite oasis de la fraternité qu'était Ste-Foy et où on parlait des frères Reclus avec beaucoup de respect et beaucoup d'affection.

Ils furent un exemple que nous devons suivre sans hésitation.

Y. M. BIGET

William Godwin, écrivain littéraire

(SUITE)

Sans aucun doute, Godwin avait pleinement raison lorsqu'il écrivait : « Aussi longtemps que l'humanité sera divisée en maitres et esclaves, ses deux parts seront corrompues, faute de vérité. »

La révolution française avait marqué une étape, et Raymond Gourg, dans son étude sur Godwin (1), révèle l'esprit révolutionnaire qui s'était implanté en Angleterre après 1789. Avant déjà, J.-J. Rousseau avait semé :

« L'esprit révolutionnaire français avait pénétré dans la littérature anglaise à la suite de J.-J. Rousseau. Brown, disciple direct du philosophe français, dans ses appréciations sur les manières et les principes du temps, avait attaqué les vices de toutes les classes de la société, John Wesley, dans son Journal, Hannah More dans ses Pensées sur l'importance des mœurs chez les grands, ne séparaient pas leur désir de réformer les abus de la conservation des pratiques religieuses. Thomas Day, dans Sandford and Merton, exposait les doctrines de l'Emile. Cowper enfin, le doux poète puritain, avait embrassé la cause de la Révolution par amour de l'humanité et par dégoût des conventions sociales. Mais aucun de ces moralistes ou poètes réformateurs n'adopta plus franchement et plus complètement la nouvelle doctrine que William Godwin (1756-1836).» (1).

Mais l'omission du nom de Godwin est-elle volontaire ou fortuite ? N'a-t-on pas désiré renouveler, selon l'habitude, l'oubli envers un écrivain et un penseur dont les écrits étaient considérés comme séditieux ? La bégueulerie de certains de ces pions, y est pour quelque chose ; elle rejoint en cela l'esprit puritain des Anglais qui se cabrèrent assez stupidement contre les écrits de Godwin. Il y a donc lieu de penser que le nom de Godwin, comme celui plus tard de Proudhon et d'autres, furent des épouvantails qui décidèrent de la mise sous le boisseau des ouvrages de ces premiers théoriciens de l'anarchie.

Si l'on devait porter cet oubli à l'actif de l'ignorance, il faudrait alors avouer que celle-ci est profonde chez certains qui se targuent d'enseigner autours d'eux les choses du monde littéraire, qu'ils ne connaissent guère ou mal.

J'aimerais ici faire la part du feu, ne point mêler à ces pages d'analyse littéraire, ce qui se rapporte aux écrits philosophiques et sociologiques de Godwin, encore qu'il soit malaisé d'en faire une démarcation complète et précise.

L'œuvre littéraire de William Godwin est incontestablement bien oubliée aujourd'hui. Il est vrai que la première traduction française de « Caleb Williams » remonte à 1797. Celle-ci laissait à désirer sur bien des points de nombreuses suppressions furent faites. Ce n'est qu'en 1846 que paraîtra une nouvelle traduction, rééditée en 1868. De l'édition Bordas de 1945, peut-être vaudrait-il mieux ignorer l'adaptation française dans laquelle vingt-cinq chapitres sur quarante et un furent conservés ; les autres furent sacrifiés, pour raison d'opportunité littéraire !

Félix Rabbe, dans son étude déjà citée, rappelle judicieusement :

« Le livre fut pour l'Angleterre, ce que « Le contrat social » de Rousseau avait été pour la France. Toute la jeunesse d'alors se tourna vers ce nouvel apôtre qui venait de fonder la philosophie politique moderne. Wordsworth, Southey et Coleridge s'en inspirèrent et reconnurent Godwin pour leur maître. Shelley héritera de leur enthousiasme et dira : « Qu'il n'a vraiment pensé et senti que du jour où il a lu « La Justice Politique ». »

On a écrit que Godwin doit d'avoir survécu à la postérité à son « Caleb Williams ». Voilà qui paraît original autant qu'inattendu, pour qui sait le peu d'empressement éprouvé par les éditeurs à réimprimer la traduction française de ce roman. « Caleb Williams » est l'œuvre qui a le mieux fait connaître Godwin et qui a assuré à l'écrivain la place élevée qu'il a occupée parmi les romanciers d'Angleterre.

Godwin était entré dans sa trente-septième année, lorsqu'il écrivit son ouvrage remarquable, qui, avec le recul du temps, s'affirme toujours valable en bien des points et l'on ne peut sous-estimer l'importance de « Recherches concernant la justice politique, et son influence sur la vertu et le bonheur général ».

Nombreux sont les critiques qui comparèrent cet ouvrage au « Contrat Social » de J.-J. Rousseau. Peut-être n'avaient-ils pas tout à fait tort, car Godwin a dépeint dans son livre une société idéale, d'où seraient écartées les injustices et l'oppression, grâce à une distribution égale et juste des biens de la vie.

Godwin rêve d'une société indépendante et libre de conventions, de droits et de privilèges, pour ses membres qui n'obéiraient, selon lui, qu'aux impératifs de la raison et de la nature.

On vit alors, chose extraordinaire, toute une jeunesse s'enthousiasmer pour ses idées. Peu après, Godwin laissait paraître « Caleb Williams ». Le penseur, l'écrivain, le philosophe allait ainsi rayonner plus profondément encore ; sa réputation et sa popularité allaient s'étendre davantage.

HEM DAY

(A suivre.)

(1) P. XII. Gourg.

Si j'étais Noir

Harlem en état de siège. Des milliers de policiers sur le pied de guerre. Dans les rues de Harlem c'est la guerre, la guerre à dix contre un. D'un côté, des hommes dont la pigmentation est noire, et qui pensent que cela n'est pas une raison pour être évincés des lieux publics, de céder la place aux Blancs dans les files d'attente, de leur interdire, en un mot, de vivre comme les Blancs. De l'autre côté, la force de l'ordre. Elle est prête, cette force de l'ordre, à matraquer ces salauds de nègres qui ne veulent pas se soumettre aux Blancs.

Dans Harlem, des Noirs prêchent la non-violence, le calme. Ils disent à leurs frères de couleur d'attendre, d'être patients. Un jour viendra où leur cause, la bonne cause, sera reconnue par tous les Américains, où un bon président, de bons sénateurs sauront reconnaître la justice de leurs revendications.

Si j'étais Noir je ne croirais pas les prêcheurs, qu'ils soient de n'importe quelle religion ; si j'étais Noir j'aurais de la haine contre le Blanc, ce Blanc qui ne veut pas comprendre. Non seulement j'aurais de la haine contre les capitalistes blancs, mais aussi contre le Blanc moyen, l'ouvrier, l'employé, l'homme de la rue en un mot, car les Blancs des classes laborieuses sont aussi racistes que leurs maitres, ceux-ci d'ailleurs ne demandent que cela. Quand le petit blanc « bouffe du négro » il ne nous emm... pas avec des revendications sociales.

Si j'étais Noir je ne pourrais être non-violent, car j'aurais de la haine pour tous ces Blancs qui ne bougent pas quand des Noirs sont battus, martyrisés, lynchés, par la police et ses sbires, parce qu'ils demandent un peu de dignité et veulent être considérés comme des hommes et non comme des parias.

Cela est facile de dire : « Soyez calmes, patients. » Ce ne sont que de bonnes paroles. La vérité c'est que pour que les Noirs, mais aussi les esclaves blancs trouvent leur dignité, le droit de vivre sur un pied d'égalité, les uns vis-à-vis des autres, les hommes, noirs, jaunes ou blancs, devront faire table rase des préjugés de race, de religion, de hiérarchie sociale. Le jour où l'homme, tous les hommes travailleront pour vivre, et ne vivront plus pour travailler, seulement, alors, il n'y aura plus de racisme.

Mais avant de faire cette révolution, avant d'obliger, même par la violence les petits, moyens ou grands cadres à travailler, il faudra que nous soyons capables de diriger, à leur place si besoin est, les usines de toute sorte ; que nous soyons capables aussi de mettre sur pied un système économique basé sur les principes égalitaires. Si nous n'en sommes pas capables, à quoi bon faire une révolution, pour nous donner d'autres maitres, autant, sinon plus salauds que ceux que nous avons ?

Travailleurs, le pouvons-nous, le voulons-nous ? Notre sort reste lié à la réponse que nous ferons.

G. PIOU

ATTEINTE A LA VIE

D'origine chinoise, la poudre remonte aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle fut employée comme procédé d'atteinte à la vie, pour la première fois, par les Anglais à la bataille de Crécy en 1346. Depuis, sa composition s'est modifiée pour arriver à une forte puissance de destruction par l'utilisation de la nitroglycérine.

En France, la fabrication de la poudre est un monopole d'Etat, qui nécessite l'activité de quatorze poudreries, savoir : Esquerdes, Sevran, Paris, Pont-de-Buis, Le Ripault, Vouges, Le Bouget, Angoulême, Pont-de-Claix, Saint-Médard, Bergerac, Sorgues, Toulouse, Saint-Chamas. Ces poudreries dont certaines sont dans des agglomérations, constituent, en temps de paix comme en temps de guerre, de réels dangers pour les habitants de celles-ci.

Début juillet, la poudrerie de Sorgues sautait la rendant inutilisable à 80 %. Par miracle, l'explosion ne se fit pas aux heures de travail et on ne déplora que deux morts. Une tour réservoir de 45 mètres de haut put être épargnée. Si cette tour avait sauté, le nombre des victimes aurait été très important, causant des dommages jusqu'en Avignon. Il y a nécessité, à défaut de leur suppression, de transférer ces poudreries au dehors des agglomérations et, principalement, de la proximité des villes. Les habitants des grandes villes comme Dijon, Grenoble, Marseille, Bordeaux, peuvent être, demain, victimes de l'insouciance des pouvoirs publics.

Le 22 juillet, un dépôt de munitions à Sidi-Feruch, sautait accidentellement, coût : 4 mort, 30 blessés.

Le 23 juillet, un navire égyptien, le « Star-of-Alexandria », sautait et coulait dans le port d'Annaba (ex-Bône), sa cargaison était composée de munitions. Sous la puissance de l'explosion, plusieurs immeubles furent détruits ; un hôpital, un sanatorium, une caserne endommagés ; les dégâts matériels s'étendirent à un rayon de deux kilomètres de l'explosion, se chiffrant par des pertes s'élevant à plus de 200 milliards d'anciens francs. Atteinte à la vie : 182 morts, plus de 200 blessés.

Comme on peut le constater, la préparation d'explosifs pour l'armée est une atteinte permanente à l'humanité puisqu'il est enregistré trois catastrophes en trois semaines. Cependant ces feux d'artifices sanglants ne sont que des amuse-gueule si l'on veut bien considérer les dangers qui menacent journellement les hommes par l'armement atomique. L'ère nouvelle, celle de la guerre nucléaire, apporte, en attendant sa réalisation à l'image apocalyptique, des atteintes permanentes à la vie de tous et ce, actuellement, par les retombées des explosions atomiques et par la pollution des eaux. Il suffit, demain, d'un chef d'Etat inconscient (et les chefs d'Etat inconscients sont nombreux) pour utiliser, sous le couvert de la défense de la civilisation, l'armement atomique et apporter la mort à des millions d'individus. Dans cette course à la mort, tout le monde est bien coupable : les savants, les chimistes, les militaires, les chefs d'Etat, sans oublier les peuples qui, conscients ou inconscients, fatigués de toutes les trahisons, n'ont plus le courage de crier leur haine à tous leurs bourreaux (1).

Cet abandon de toute réaction devant la préparation du crime qui chemine à l'échelle mondiale, est injustifiable pour tous ceux qui se prétendent conscients, pour tous ceux qui se prétendent humains. Nous ne pouvons, certes, abattre la violence qui est le fruit d'une éducation des Etats, mais nous devons la combattre pour en atténuer les méfaits et préparer pour les générations de demain une civilisation nouvelle qui ne pourra se réaliser que par l'affranchissement des peuples, ouvrant la voie à une révolution qui, brisant les principes d'autorité, de personnalité, de servitude, apportera fraternité et égalité aux hommes. Le combat de tous les jours pour arriver à cette révolution libératrice est un combat de militantisme. Il appartient à chacun, selon ses capacités, ses moyens, d'œuvrer à la libération des hommes esclaves ; chaque homme libéré de la soumission et de la complicité à l'état de violence, devient une force à l'actif de la révolution libératrice et mondiale de demain. En œuvrant pour cette révolution, l'homme, devenu conscient, assure, pour l'avenir, la défense de l'individu. « *Il serait déraisonnable d'attendre d'un gouvernement quelconque qu'il prît de lui-même l'initiative d'un désarmement dont il donnerait l'exemple. Tout gouvernement est dans la nécessité d'appuyer sur la force les pouvoirs qu'il détient. Se désarmer équivaudrait pour lui à un suicide à échéance plus ou moins rapprochée. Le peuple, rien que le peuple, en qui fermentent la haine de la guerre et l'amour de la paix, peut imposer à ses gouvernements l'obligation de désarmer. Il le peut et il le doit.* » Sébastien Faure.

RENE VILLARD

(1) Lors de la Conférence de Presse du 23 juillet, le général de Gaulle a révélé que, dès 1966, la France disposerait de 50 bombes A de 60 K. T. ce qui correspondra aux 50 Mirages IV qui seront alors en service. La puissance nominale des bombes d'Hiroshima et de Nagasaki était de 20 K.T. chacune, elles causèrent la mort, à elles deux, de 200.000 personnes.. La France pourrait donc supprimer la vie dès 1966, à 15 millions d'hommes, de femmes, d'enfants et ce en quelques heures.. L'usine de Marcoule peut produire en 10 ans, de quoi fabriquer 100 bombes de 60 K.T. Celle de la Hague qui fonctionnera vers 1970, pourra avoir une production équivalente. Le « pas de la réflexion », qui conduit à l'esprit de révolution, est le fruit des Etats qui ne savent pas respecter la marche ascendante de la libération de l'homme, mais qui, tout au contraire, par des gouvernements autoritaires, apportent aux peuples compresion de la liberté, soumission à la violence, possibilité d'une catastrophe criminelle, préméditée à l'échelle mondiale.

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

Como quien no dice nada

(Continuación y fin)

Si nos basamos en «España hoy», para conocer cronológicamente toda la gama de pactos y alianzas en que la C.N.T. intervino desde 1943 a 1961 (incluídos colaboracionistas y clásicos), vemos que, dejando en cada pacto o alianza una parte de nuestro «plumaje», hemos quedado «como el gallo de Morón», sin plumas y cacareando. Por otra parte, vemos también que ninguna otra organización o partido ha perdido tan inmenso caudal de militantes caídos en lucha abierta y sin cuartel contra el fascismo español. ¿Queréis decir, compañeros, qué pacto, qué alianza, qué última dejación de ideales habremos de hacer los militantes libertarios para que no se nos acuse de «aislacionistas»?

No, compañeros, no se trata de firmar un pacto más para que quede inmediatamente olvidado. Con esto pasa como con los congresos. Los organismos de alianza ya existen, las mociones congresiles también. Sólo una cosa nos falta aplicar: «A la Revolución se va por la acción revolucionaria». dijo no sabemos quién, pero que tenía razón. Por lo demás: «Nada aconseja levantar la cuarentena a la fauna electorera. El sufragismo político se encuentra más comprometido que nunca. Continúa siendo el mismo mundillo chabacano y soez. Es más, el sistema democrático clásico se halla en franca bancarrota. Sus vicios de ayer hicieron la cama al fascismo. Sus imprecisos mecanismos son hoy trampolín para el poder personal. Se trata de un sistema que ya no responde al ritmo endiablado de la vida moderna». Así pues, ¿cuáles son, digásenos, los gobiernos «malos y peores»?. Cuando se nos haya demostrado cual es el «malo» y el «menos malo», nos decidiremos quizás a elegir uno, pues podemos ser anarquistas y elegir un gobierno «menos malo», ya que a ello no se opondrá ningún político, ni nos ha sido «prohibido» por ningún «canon» faista. Nosotros, por nuestra parte, aunque no votamos en abril de 1931, en octubre de 1933, ni en febrero de 1936 (esperamos que no se nos tachará de «reaccionario»), en la primera ocasión votaremos tres o cuatro veces para impedir que *«la C.N.T. y el anarquismo español tengan que bailar por décadas según la música de centenares de miles de adherentes que «con la adhesión» han impuesto sus gustos, sus costumbres, su exaltación pasional, su mística y metafísica»*, que tanto mal parecen habernos hecho. Y, para que no se pueda decir que los anarcosindicalistas somos fanáticamente opuestos a todos los políticos, que ellos sean buenos o malos, o mejores y peores, antes de firmar el próximo pacto o la nueva alianza, exigiremos que en ellos se incluya un punto especialmente destinado a dejar bien sentado que «sabemos distinguir entre malos y peores o menos malos, y que si firmamos, es porque reconocemos que nuestros «partenaires» son la flor y nata de los políticos que «sólo aspiran a gobernarnos», sin tener en cuenta para nada el pasado, el presente o el futuro que nos pueden ofrecer, ni la etiqueta o el color que los distingue. Pues, al fin y al cabo, contra Franco están monárquicos alfonsinos y liberales, requetés absolutistas, nacionalistas de toda lengua y color, falangistas arrepentidos tipo Ridruejo, frailes demo-cristianos, y en fin toda una gama de políticos que va desde el rojo oscuro, al rosa pálido, pasando por el rojo sangre y el violeta descolorido.

Como quien no dice nada, hemos de hacer comprender a esos furibundos e intransigentes cenetistas que se obstinan en mantener «el principio de que todos los políticos son iguales». que ello no es así. No, compañeros, entre un Gordón Ordax y un Anguera de Sojo, entre un Martínez Barrios y un Lerroux, hay alguna diferencia que parecéis olvidar, o que ignorabais. ¿Por qué no hallar diferencias entre un Girón o un Serrano Suñer, y un Gil Robles o un Ridruejo? ¿Que estos cuatro últimos fueron de aquellos piquetes de a... angelitos que trasladaron al cielo a millares de obreros castellanos indefensos? No tiene importancia. Han pasado 28 años. Los cadáveres de sus inocentes víctimas ya no huelen, y... «Los vencedores de ayer, se sienten los vencidos de hoy...» (Ridruejo dixit). Además, con nuestro ejemplo han llegado a comprender que sobre el globo terráqueo todo «quisque» tiene derecho a la vida. Y luego que si «los republicanos, los socialistas, los comunistas y los anarquistas de 1964, ya no son los mismos de 1936», tampoco los componentes de aquellos piquetes de a... angelitos, son los «falangistas de izquierda» de 1964. ¿Para qué tener en cuenta la Historia que con nuestra propia sangre escribimos? Esa Historia debe quedar relegada a simple Manual Escolar que cada institutor explicará como mejor le plazca hacerlo. A nosotros la Historia no nos sirve, no debe servirnos nada más que para enterarnos de que hay «gobiernos malos, peores y menos malos». De esta manera demostraremos que no somos fanáticos ni intransigentes. ¿Qué importan las enseñanzas de 25 años de pactos y alianzas totalmente fracasados?

OSCAR D'OCAL

UN BUEN ANALISIS

...Mejor conclusión... y malas soluciones

por J. M. Muñoz Congost

NO hemos tenido aún la ocasión de leer el libro de Jean Baretz, «La fin des politiques», pero sí un análisis y comentarios al mismo, publicados por una revista norteafricana.

A cargo, pues, de leer el citado libro más adelante, nos permitiremos hoy proceder a exponer nuestra opinión con respecto al extenso trabajo que «Jeune Afrique» le dedica.

Se deduce de dicha lectura, que el autor realizó un examen de las causas que abocan la humanidad a una situación, de la que lo menos que puede decirse es que no tien nada de floreciente.

Coincidiendo con él, en que la responsabilidad del caos social y económico presente corresponde a los gestores de la política mundial llevados en desenfrenada carrera de despilfarro de riquezas, señalaremos con satisfacción que no trató de disimular la verdad.

La mala utilización de las riquezas que son patrimonio de la colectividad humana, y que son empleadas en empresas de amortización o rentabilidad dudosa, obedece al juego de competencias de los trusts internacionales o al peor de la preparación de hegemonías bélicas. Esta verdad que hace suya el libro referido es confirmación de cuanto vienen diciendo los espíritus sanos, sin ser hasta ahora escuchados.

El autor llega a la conclusión de que sólo una profunda transformación de las estructuras sociales y económicas, puede detener esta marcha forzada hacia la quiebra total.

Antes que saciar el hambre de millones de seres, abocados a una miseria desesperante, las riquezas de todos son empleadas en la preparación de conquistas interplanetarias, en acrecentar el poder de destrucción, y en lograr unos minutos de avance en los trayectos aéreos intercontinentales para beneficio del reducido grupo de los hombres de la alta finanza y no menos altas esferas políticas.

Y concluye su examen, estableciendo el principio de que toda normalización de las relaciones de convivencia, deberá tener en cuenta paralelamente, los intereses de la colectividad y los derechos del individuo, bajo la premisa: «A cada cual según sus necesidades, de cada cual, como aportación, según sus posibilidades».

Digamos que no descubrió nada, pero vino a coincidir en la base misma de las doctrinas del anarquismo.

Coincide igualmente con nosotros, en que las soluciones socialistas (de Estado) no pueden considerarse como viables, ya que las experiencias en curso ponen de manifiesto que adolecen de un defecto fundamental: desconsideración del principio de libertad.

Pero en cuanto el autor se lanza al capítulo de las soluciones, tenemos que lamentar, que, rompiendo con la tónica de las conclusiones establecidas, se pierda en terribles contradicciones.

Cual creador de nuevas doctrinas de gobierno estima que:

— El régimen debe ser elegido por el pueblo, pero las decisiones de gobierno no podrán ser obstruidas por este mismo pueblo. Dichas decisiones serán únicamente la obra de un pequeño número de elegidos.

Y estructura así la vida de los pueblos:

— Un gobierno apoyado por un Partido Unico.

— Un Partido único, reservado únicamente a las élites seleccionadas y que prepara los hombres llamados a gobernar.

— Dicho gobierno funcionando como comité del Plan establecerá los programas de producción, distribución y acrecentamiento del patrimonio nacional.

— Un comité del Hombre, funcionando paralelamente, elegido por el pueblo, y encargado de proteger y defender los intereses del individuo.

— Una Cámara de elección popular, que aprueba o no el Plan y arbitra los conflictos entre los dos comités precedentes.

A la vista de semejante andamiaje político, nos preguntamos:

Si las decisiones del Gobierno o Comité del Plan no pueden ser obstruídas por el pueblo, según premisa fundamental, ¿qué papel juega la Cámara Popular en caso de desacuerdo de ésta con el Plan?

¿A qué queda reducida la intervención popular, si los hombres de Gobierno salen de un Partido único, reservado a una élite y sus decisiones no pueden ser obstruídas?

La solución, así planteada, conduce inevitablemente a la división de la humanidad en dos clases: las élites, encargadas de gobernar, y el pueblo dócil, que sólo podrá designar sus representantes para una discusión «sin consecuencias» de las decisiones del Estado, es decir del Partido.

Con todo ello, volveremos a la fórmula de un socialismo de Estado con la intervención hipotética de las masas populares.

Decimos hipotética, porque la intervención de las «élites» que forman el Partido, en las asambleas populares, en tanto que individuos, conduce a la introducción de una fuerza organizada y por ende tendente a las hegemonías, en el seno de una multitud no organizada, es decir, el arrollamiento por las consignas de toda independencia.

¿Qué nos propone, pues, el señor Baretz? Una dictadura disfrazada por parte de unas élites, sabiamente seleccionadas de hombres inteligentes, sinceros, buenos, etc., conocedores de los problemas sobre un pueblo, sin más derecho que el de elegir a redicentes representantes (que serían seguramente del mismo Partido) como elementos críticos.

¿Qué ocurriría si las fuerzas populares, organizándose llegasen a designar una Cámara que rechazase las decisiones gubernamentales? Seguramente que los hombres de esa Cámara constituyéndose en segunda élite, pasase a dirigir las labores de gobierno... y a comenzar de nuevo.

El autor de tal «complejo» que bautiza con el nombre de gobierno decisionario, parte de la idea de que la creación de esas élites, teniendo como origen una selección de «grandes cerebros», sus decisiones habrían de ser naturalmente saludables.

Queremos suponer que el señor Baretz cree en la honradez invariable de esos grandes cerebros; cree en la ausencia de ambiciones de las élites constituídas en Partido único; cree en la inexistencia de los intereses creados...

Pero nosotros no creemos en ello.

Al examinar el problema bajo el prisma de las necesidades de la colectividad humana, comete el error de querer confiar la armonización de los intereses de la sociedad y del individuo, a una minoría seleccionada.

Y cuando se habla del individuo y de sus derechos, toda delegación permanente en quien fuera, falsea la solución.

La selección de gobernantes la hace el Partido, que selecciona igualmente los candidatos al ingreso en el mismo, pero ¿quién selecciona a los primeros seleccionadores?

No ha pensado seguramente el autor de esta teoría en la inmensidad de renunciamiento que pide al pueblo, que confía a una minoría y por la eternidad la gestión de los intereses comunes.

Creemos con franqueza que el remedio, lejos de ser tal, representa agravación de la enfermedad social que padecemos.

En su lugar, el autor, considerando justamente al hombre en su doble función de ciudadano y de productor, debiera haber continuado su estudio, partiendo de las soluciones revolucionarias planteadas en la hora actual y no olvidar que alguna hay, como el comunismo libertario, que vio la posibilidad de soluciones más factibles, más sencillas, más naturales, y más acordes con las características del hombre mismo.

De haberlas estudiado, hubiese llegado, de ser sincero, a otras conclusiones.

ANTENA

EPILOGO DE LOS SUCESOS DE BEJA

LISBOA. — El tribunal salazarista ha pronunciado veredicto del proceso seguido contra ochenta y dos portugueses antidictatorales acusados de haber participado activamente en la sublevación militar de Beja en 1962. El capitán Manuel Serra ha sido condenado a diez años de prisión criminal; el también capitán Varelas Gomes a seis años de igual pena; el comandante Vasconcelhos Pestanha a tres años y ocho meses, y el capitán Felipe Oliveira a tres años, éste y Pestanha también de prisión criminal. Diecisiete acusados han sido absueltos y el resto, hasta cincuenta y ocho, han sido castigados a penas yendo de tres años de encierro a seis meses.

Con estas condenas, la dictadura queda menos segura de lo que lo estaba.

LA VIRGEN DE FATIMA EN HUELGA

LISBOA.—La terrible catástrofe ferroviaria ocurrida cerca de Oporto, afectando un tren de veraneantes domingueros, ha ocasionado más de cien muertos y otro centenar de heridos. Ante cuyo resultado, indigna pensar en la estupidez milagrera de curas y babiecas.

EUZKO GAZTEDI EN ACCION

CARACAS (OPE).—Los jóvenes de «Euzko Gaztedi», indignados porque la Embajada franquista en Caracas conmemorara con un solemne Te Deum la fecha del 18 de julio, comienzo de la mayor matanza fraticida (y no fraticida) que registra la historia del siglo actual, distribuyeron a la salida de la iglesia, entre las escasísimas personas que asistieron al acto (unas 130 para 220.000 ciudadanos españoles que hay en Venezuela) una tarjeta dentro de un sobre cerrado, con un membrete de «despiste». La tarjeta, con la tricolor vasca en un ángulo, decía: «Euzkadi es la patria de los vascos» (Sabino de Arana y Goiri 1765-1903 en su anverso, y en el reverso: «XX años de paz... de los cementerios» (G. Bernanos).

Todo el mundo ríe en Caracas la broma que los de «Euzko Gaztedi» le han gastado al embajador de Franco.

PORTUGAL Y ESPAÑA EN LA PICOTA

GINEBRA (OPE).—La Conferencia Internacional de Instrucción Pública ha suspendido sus trabajos como consecuencia del «impasse» creado por la expulsión de Portugal.

El jefe de la delegación de Nigeria, Nuachuku, autor y defensor ardiente de la resolución que ha motivado la suspensión de la conferencia, ha declarado que la Unesco no debía haber invitado a un país que ya había sido expulsado el año pasado. «Por lo menos, debiera habernos dado a conocer sus propósitos», agregó el delegado de Nigeria.

Preguntado por qué se había opuesto tan enérgicamente a la participación de Portugal en la conferencia y jamás había manifestado oposición alguna hacia la España franquista, contestó el jefe de la Delegación de Nigeria que su actitud no obedecía a móviles políticos, sino exclusivamente a motivos que conciernen a la instrucción pública, objeto de la conferencia. Y como jamás ha hecho nada Portugal para dar enseñanza al pueblo de Angola, al que tiene en la miseria y en la ignorancia, esa es la causa precisa de su intervención.

ATAQUES AL GOBIERNO INFAME

MADRID.—Va a ser juzgado en esta capital Isidro Miqueleiz, abogado de Pamplona, a quien se acusa de haber lanzado ataques difamatorios contra el gobierno español. Miqueleiz dice que la cosa no tiene más fundamento que el haber manifestado en un documento legal cierto interés por la libertad de prensa. El procurador público va a solicitar dos años de prisión para el procesado.

MAS ESTOMAGOS AGRADECIDOS

MADRID.—Como la burocracia del sindicalismo vertical no era bastante efectiva, se ha creado «adscrito a Jefatura Nacional de los Servicios Jurídicos Sindicales, un gabinete de estudios como instrumento técnico de promoción legislativa, compilación normativa, selección y especialización de letrados, promoción jurídica y edición de publicaciones».

Nuestra crisis — Su análisis

VIII.—Atisbos revisionistas en el anarquismo internacional

HAY dos tipos de revoluciones: la ultravioleta, que quiere realizar la transformación social de hoy a mañana y de abajo arriba por obra de un acto episódico, y la infrarroja, que sin renunciar a la insurrección como medida de emergencia persigue objetivos limitados, constructivos e inmediatos. La primera puede escapársenos de las manos fácilmente —digamos fatalmente— para cambiar de rumbo y tendríamos aquello de que las revoluciones, como Neptuno, devoran a sus propios hijos (la revolución francesa con sus patíbulos, la rusa con sus purgas, la española con sus «chekas»); la segunda puede abocar en la molicie y la castración colectivas.

La primera ha venido siendo la revolución anarquista por antonomasia, heredada del siglo optimista. Pues bien, esta revolución ya no sólo milagrosa, siempre esperada y no menos evasiva, no puede ser la solución de recambio, pues no puede serlo la cosa cuyo cambiar se impone. La otra, librada a sus propios fueros, tampoco.

No faltan compañeros de buena fe que creen que hemos sido abandonados por las masas. Las masas conceden siempre un crédito a plazo más o menos largo, pasado el cual, si lo prometido continúa siendo deuda, dan media vuelta en busca de mejor postor. El reformismo, por sus promesas a corto plazo, no importa si insuficientes y fraudulentas, ha sido un concurrente victorioso cuando la depresión moral está bajo cero. No exige apenas sacrificios ni tributo de sangre. Y es una invitación a la inercia, al menor esfuerzo, a la pereza mental.

No busquemos otra causa exterior a nuestra crisis que los amores revolucionarios defraudados y el reformismo social. Ante el aumento del nivel de vida, aun persistiendo el capitalismo, que se ríe de fáciles vaticinios de bancarrota, y del certificado de difunción marxista (Manifiesto Comunista de 1848); ante la tendencia del mundo occidental a la nivelación de clases, que sorprende de revés una propaganda proselitista estereotipada; ante el seguro de enfermedad, las vacaciones pagadas, los subsidios de paro y de natalidad, tal vez el apartamento confortable, con lavadora automática y calefacción; la entrada del televisor y el coche en el dominio corriente; ante todo esto, la sola receta revolucionaria frontal queda desleída.

La falla está aquí, en nuestra incapacidad para afrontar estas realidades inmediatas y esforzarnos en superarlas mediante soluciones de recambio idóneas, en vez de repetir como un rezo fórmulas antañonas de labios afuera, porque de labios adentro estamos muy lejos de hacerles ascos al apartamento confortable (con ayuda del subsidio de natalidad), al televisor y al coche, ya indispensabe éste para las próximas vacaciones en Italia o en Yugoeslavia o Grecia.

Según una cita de Víctor García, en 1875 Bakunin contestaba en estos términos a una carta de Eliseo Reclus: «Tienes razón. La revolución se fue a dormir. Estamos regresando al período de las evoluciones, es decir, de las revoluciones subterráneas, invisibles y, a menudo, imperceptibles... Estoy de acuerdo contigo al decir que la hora de las revoluciones ha pasado... porque el pensamiento revolucionario, la esperanza, la pasión, están completamente ausentes de las masas...» (1).

«Antaño —escribe Juan de Orán— se trabajaba para ganar el pan, hoy se trabaja para pagar el coche, el frigorífico y el aparato de televisión. Acabamos de leer que como final de una temporada de vacaciones vuelven a sus casas esta semana (principios de septiembre) diez millones de franceses. La mayoría de estos veraneantes son trabajadores.» (2).

Fontaura pone en labios de un anarquista francés y profesor, que acaba de visitar las instaciones Ford en los EE. UU., estas palabras: «¿Cómo se les va a decir a estos trabajadores que la explotación capitalista lleva a la miseria?» Sobre la literatura de la miseria proletaria el mismo Fontaura cree que «ya no corresponde a la realidad actual, particularmente de los trabajadores de Norteamérica, Holanda, Suiza, Suecia, etcétera.» Y agrega que en algunas zonas de tipo obrero no se puede llevar por delante una propaganda que ya no corresponde al estado sociológico de hace medio siglo (3).

Gastón Leval cree normal en el hombre medio su opción por los métodos reformistas en detrimento de los métodos que requieren sacrificios y riesgos. También señala que en los países de menos tradición revolucionaria y acción directa es precisamente donde se han obtenido mayor cantidad de mejoras. En Inglaterra, ocho familias sobre diez tienen televisor. «Mi conclusión es que, en lugar de lamentarnos sobre este punto, debemos revisar mucho de nuestras teorías tácticas, y de su aplicación. Que no se puede, ante la modificación repetida de las condiciones de existencia de los asalariados, ante la aparición del elemento «seguridad», que el Estado va desenvolviendo ante las naciones económicamente desarrolladas y en vías de desarrollo continuo, preconizar con éxito el cambio violento de la sociedad. Ayer, cuando tal programa podía corresponder a la realidad, el anarquismo —menos en España— no supo hacer lo que correspondía. La lucha de clases, la oposición que creíamos fatal, hasta la lucha a muerte entre el proletariado y el capitalismo se ha atenuado; y seguirá atenuándose, y el griterío de los proletaristas rabiosos nada cambiará a una realidad ante la cual me niego a cerrar los ojos... Sin un análisis riguroso de estas realidades, mucho corremos el peligro de repetir estérilmente la literatura tradicional y de no comprender por qué, internacionalmente considerado, el anarquismo ha perdido tanta influencia en el movimiento obrero.» (4).

El malogrado Ugo Fedeli escribe en uno de sus últimos trabajos: «Con esta lucha, las condiciones ambientales, de trabajo, de producción, y en general las condiciones sociales, fueron modificadas de tal manera que

(1) Victor García: «El anarquismo-Miguel Bakunin», III, «Tierra y Libertad», México, núm. 251, abril 1964.

(2) Juan de Orán: «Nuestra encuesta», «Tierra y Libertad», números 246-247, noviembre-diciembre 1963, México.

(3) Fontaura: «Suplemento de Tierra y Libertad», núm. 239, abril 1963, México.

(4) Gastón Leval: «Nuestra encuesta», «Tierra y Libertad», números 246-247, noviembre-diciembre 1963, México.

NUCLEO DE PROVENZA

Jira de concentración regional

A LA PLAYA DE HYERES

Tendrá lugar el domingo día 6 de septiembre de 1964, a la hermosa playe de la Aygade en Hyères (Var).

Por el carácter moral y solidario de la la Jira en la que viejecitos y enfermos en la casa de reposo del «Beau Séjour», sin distinción y como cada año, serán los invitados de la familia confederal y libertaria de Provenza, es necesario que todos los compañeros y FF. LL. acudan en masa.

Huelga resaltar lo magnífico del lugar por ser sobradamente conocido. Baños, juegos y diversiones. Por la tarde, después de la comida fraternal, se dará una charla que retransmitirán los altavoces instalados al efecto, y, posteriormente, un radio crochet donde los amateurs del arte podrán deleitarse.

Que todas las FF. LL. y compañeros, familiares y simpatizantes, acudan a la Jira de Hyères en los viajes colectivos que las primeras no dejarán de organizar.

¡Todos a la jira de confraternidad ysolidaridad de Hyères!

La Comisión de Relaciones

(ROMAN)

Le pain noir

par René VILLARD

(CONTINUATION)

On voudrait comprendre la différence existante, lors de la guerre 1939-1945, entre un collaborateur et un résistant. Existe-t-il une différence ? Ne sont-ils pas deux hommes asservis à une servitude ? Deux hommes qui ne sont ni libres ni humains ? Ne sont-ils pas tous deux les partisans d'une violence utilisée à des fins patriotiques ? Pour le collaborateur, ne trouvait-il pas, parfois, la justification de sa soumission à l'ennemi par l'espoir de sauver les intérêts et l'existence du peuple auquel il appartenait ? Pour le résistant, ne trouvait-il pas également la justification de sa soumission à un patriotisme clandestin par l'espoir de sauver les intérêts et l'existence du peuple auquel il appartenait ? Tout n'est qu'une question d'étiquette qui permet de classer les individus et de les canaliser à la pratique de la violence, dont les intérêts semblent contraires, mais qui, en réalité sont l'expression d'un même esclavage auquel ne peut se soumettre un homme libre qui ne peut se placer qu'au-dessus de la mêlée.

La tâche d'un homme libre est une œuvre de tous les jours demandant l'exemple d'une vie simple, refusant l'asservissement aux croyances stupides qui mènent les hommes à la soumission, aux lois contraires au bien et au respect que l'on doit à la vie. La libération des hommes du mythe patrie, à l'élévation, à la fraternité, à la compréhension la plus large des problèmes de la vie, résident en une prise de conscience autorisant le refus à toutes les servitudes.

Ces pensées dominicales n'apportaient pas de solution à mes efforts, à mes démarches. Cette situation ne pouvait se prolonger. Je décidai de trouver du travail d'urgence, n'importe lequel, et de poursuivre parallèlement mes recherches, dans le but de retrouver François. J'avais des illusions... je m'imaginais que j'allais trouver du travail comme ça... moi, qui n'étais pas lyonnais... qui ne possédais aucune référence... qui ne pouvais me faire recommander d'aucun lyonnais... Rapidement, j'ai déchanté... Il faut avoir vécu à Lyon pour comprendre ça...

La plus grosse difficulté était, évidemment, mon manque de références sous ma nouvelle identité... aucun certificat de travail... — jamais vu — pensaient les employés du bureau de placement de la ville, qui ne pouvaient m'inscrire dans aucune spécialité. Des certificats, qu'ils voulaient... Certes, si j'avais retrouvé François, il m'en aurait procuré, lui, des certificats, puisque ces bureaux exigeaient des papiers avant de procurer du travail... Il y avait également les petites annonces du journal « Le Progrès », le quotidien de Lyon. Tous les jours, je relevais plusieurs adresses où je pensais pouvoir tenter ma chance, bien en vain; je me heurtais aux mêmes difficultés... Cela dura des jours, des jours sombres... Je ne fis plus qu'un repas par jour, puis, plus du tout... je me contentais d'un petit pain, le matin, le midi, le soir... j'allais lire les petites annonces du « Progrès » dans le hall du journal. Je ne prenais plus le trolleybus, je faisais toutes mes démarches à pied, j'étais crevé... la situation ne s'éclaircissait pas, bien au contraire... j'aurais fait n'importe quoi, accepté n'importe quoi... j'aurais vendu de la merde... rien... rien à faire ces Lyonnais... je me heurtais à un mur... des papiers... des papiers qu'ils voulaient...

Des jours que ça a duré... puis, un matin, je suis parti définitivement de ma chambre, je n'avais plus d'argent pour la retenir pour la nuit suivante. Cette fois, la situation devenait critique, où coucherais-je le soir ?... J'avais encore un peu confiance malgré tout, je pensais que j'avais encore une chance de trouver du travail le jour même; si ça s'était réalisé, le patron de l'hôtel m'aurait certainement fait crédit. Toujours est-il que le régime des petits pains était terminé, lui aussi... Je repérais les endroits où il existait des bornes fontaines au bord du trottoir. J'aménageais mes itinéraires dans mes courses pour que ceux-ci soient jalonnés de fontaines, ça remplissait toujours l'estomac... et m'évitait de connaître cette souffrance supplémentaire : la soif. J'étais las, très las, je n'osais m'asseoir sur un banc; quand la nuit descendit sur la ville, je me sentis heureux à la pensée que j'allais pouvoir, enfin, m'asseoir...

Cette journée avait été pour moi déprimante, le moral était bas... partout, je me heurtais à la prudence, à la méfiance, à la suspicion des Lyonnais, dont les belles qualités de travail sont ternies d'un excès de froid calcul. En plus, ma barbe commençait à pousser, le bas de mon pantalon était souillé de boue; d'heure en heure, je me transformais en vagabond, bientôt, il ne me serait plus possible de rechercher du travail, je l'apercevais le bout du rouleau... ce n'était plus qu'une question d'heures... Donne-t-on du travail à une cloche ?... Peut-être à Paris ou à Marseille, mais pas à Lyon... Cloche que je serais dans quelques heures... Mon estomac aussi, me cherchait des ennuis... au début, c'étaient des petits tiraillements, des petites pointes, à la suite desquels s'était installée, en permanence, une petite présence douloureuse, juste pour me rappeler que je crevais de faim...

Un homme qui sombre, que la société anonymement, a condamné à mort, de la mort la plus cruelle, doit marcher... marcher sans cesse, sans arrêt... et cela tant que le soleil luit; s'il s'assoit quelque part, sur un banc, un bon flic viendra tourner autour de lui... lui demandera ses papiers, ses moyens d'existence, combien il possède d'argent sur lui. C'est la stricte application d'ordonnances, de règlements, qui font douter des sentiments d'humanité de ceux qui les décrètent, les appliquent, les tolèrent. C'est une prouesse, pour un flic, d'arrêter un homme qui meurt de faim, qui ne fait de mal à personne; c'est une prouesse de faire condamner pour vagabondage et priver de sa liberté un homme qui, en réalité, est victime de la société, de ses lois, de sa civilisation criminelle dont elle est si fière... Il faut donc avancer, avancer toujours, c'est de la marche forcée, du hard-labour, c'est marcher sans but, sans espoir, sans savoir où l'on va, droit devant soi... le ventre creux.... le désespoir dans l'âme...

J'aurais pu faire connaître, avant d'arriver à mon dernier franc, ma détresse au père Léon, à tata Nini. L'un comme l'autre auraient pris le premier train pour me sauver. Mais je ne pouvais faire ça, à eux, les seuls à avoir pour moi de l'affection, je ne pouvais les rendre complices d'un hors-la-loi, d'un homme qui prétend vivre sans faire le mal à autrui, qui prétend vivre sans tuer. Ils étaient à l'abri de la vacherie des lois et des hommes, tant mieux, il ne m'était pas possible d'accomplir cette mauvaise action, je préférais crever... seul...

La nuit était venue; exténué, à bout de forces, je longeais le Rhône, cherchant en vain un endroit où je puisse m'asseoir, loin des curieux, où je puisse me reposer, m'isoler dans ma misère, ma souffrance, mon malheur. Le fait de ne pas avoir un lit sous un toit, de ne pas posséder un franc pour acheter du pain, est un double crime... c'est la victime qui est déclarée coupable... la société, elle, s'arroge des droits, pas des devoirs... On perçoit des impôts directs et surtout indirects monstrueux, la plus grosse part est destinée aux œuvres de mort; tous les corvéables deviennent complices des atteintes à la vie qui ne sont réalisables que par leur soumission, leur inconscience. On accorde une aumône aux œuvres de vie, alors que, sur cette terre, un homme sur trois souffre de la faim. J'avisai un pont, je descendis sur la berge et pénétrai sous l'arche; elle était libre d'occupant. Le long du mur, base de départ de la première arche, un vieux sac traînait; je le dépliai, le recouvris de vieux journaux et m'étendis sur cette couche de fortune, ou plutôt d'infortune... J'éprouvai un bien-être à m'allonger, mes jambes étaient délivrées du poids de mon corps, libérées de la marche forcée. Je soupirai, sur le moment, j'éprouvai un bien-être, ça ne devait pas durer. Le froid tout doucement, pénétrait en moi, et je devais connaître une souffrance supplémentaire, bientôt, je claquais des dents... Je ne dormais pas, je ne pouvais dormir, la situation était véritablement tragique. Je pensais que je n'étais pas seul en ce cas; ici, ailleurs, partout, des individus isolés, sans secours, crevaient de faim pour un motif ou pour un autre, assassinés par une société criminelle dans ses lois, inhumaine dans ses principes de base, qui ne favorisait qu'une classe, celle qui possède capital ou pouvoir; malheur aux autres, aux travailleurs inorganisés, aux producteurs honnêtes, malheur à tous ceux qui trébuchent, qui s'écartent du rang, qui ne jouent pas le jeu, qui entendent demeurer libres et honnêtes, qui ne comprennent rien à la fourberie et à l'hypocrisie; sous une forme ou sous une autre, c'est la mort pour eux... il n'y a pas de pitié, pas de fraternité, pas d'humanité dans cette société, que de l'exploitation, de l'esclavage, de la misère, de la cruauté, de la vacherie... ah ! la garce : ... On clame de grands mots : liberté, égalité, fraternité... on pousse de la gueule... on crie : humanité !... des mots !... du vent !... malheur à celui qui s'imagine que cela existe... c'est le boniment du pouvoir pour droguer le peuple... Les hommes d'Etat ne sont que des camelots...

(A suivre.)

unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis

y posibles soluciones

hasta el mismo movimiento sindical debió modificarse. A condiciones diferentes, a mentalidad patronal cambiada, otra hubo de ser también la acción obrera, al menos en la gran mayoría de países, no todavía, tal vez, en los subdesarrollados, donde los métodos y mentalidad patronales han permanecido aferrados a las viejas posiciones. Muchas de las mismas palabras usadas continuamente en modo demagógico han perdido su sentido primitivo, y nueva es también la actitud de los representantes sindicales ante los problemas laborales y de los trabajadores, también de parte de algunos capitalistas, de los representantes del joven capitalismo. Estos han comprendido que su fuerza y su progreso están estrechamente ligados a las posibilidades y capacidad de producción de los trabajadores; por esto se han preocupado de atenuar los contrastes sociales, de apaciguar las revueltas políticas; es más, han tratado también de extender la posibilidad de participación en los superbeneficios por los trabajadores, sin por ello perjudicar los ópimos dividendos, crecidos con el aumento de la producción.» (5).

por José PEIRATS

Lorencio Vedia afirma en un importante artículo: «Es indiscutible el derecho a la insurrección armada que tuvieron los pueblos que lucharon en esas revoluciones sociales. Desde la lucha prerrevolucionaria hasta el derrocamiento del poder instituido, el proceso fue en esos casos inobjetable. Pero a partir del primer momento postrevolucionario el centro insurreccional tendió al establecimiento del autoritarismo sistemático bajo el pretexto del mal necesario. La diferencia de épocas en que ocurrieron estos hechos y lo variado de las formas autoritarias que de ellos han surgido, permiten asegurar que cualquier revolución política de grandes masas cae inevitablemente en el autoritarismo. La revolución impuesta por la violencia queda entonces descartada. El camino auténticamente revolucionario y socialista debe buscarse, pues, en otras soluciones, y quienes lo comprenden ya han iniciado en ellas la nueva lucha.» (6).

(5) Ugo Fedeli: «Inchiesta sull'anarchismo», «Volontà», Génova, diciembre 1963. Véase del mismo Fedeli «Sul revisionismo anarcosindacalista svedese», «Volontà», octubre 1963.

(6) Lorenzo de Vedia: «La Protesta» de Buenos Aires, núm. 9091, diciembre 1963. Más adelante volveremos a referirnos a este importante trabajo.

El futuro de España

(Viene de la página 4.)

zás viendo esto las mentes más adelantadas llegaron a la conclusión de que la única doctrina indestructible sería la que abriera sus puertas hacia todos los horizontes posibles, porque así quedaban involucradas en ella todas las doctrinas: eso es y debe seguir siendo el anarquismo expuesto por Ricardo Mella en una sola frase: «Más allá del anarquismo, siempre habrá anarquismo.» Pero volvamos a lo concreto, a la hora de ahora que es lo que vale.

Hoy, más que de doctrinas se trata de reiniciar lo que como resultado de la más amplia de las doctrinas sociales se vislumbró durante la gran contienda del 36-39 en España. No queremos soñar ni predecir al estilo de los antiguos Vedas, con sus invocaciones a Indra o como los Arianos y los Semitas que practicaban el culto a los muertos; o el culto a los Lares de los romanos, que no fueron más que modificaciones del culto a los muertos de los Arianos. Eso estaría o está bien entre los falangos enfermos de necrofagia. Entre nosotros lo que vale es lo que vitaliza, la vida y no la muerte, sin profecías ni nada que se le parezca y sin fanatismos absurdos, con voluntad de realización solamente.

Para los antiguos griegos, Deumón y Teos, eran equivalentes. Entre los romanos, Deumón, era aplicable a los buenos y a los malos genios; de la misma manera que se usaba y confundía Teos y Deus por Dios y por espíritu. Para poder comprobar esto no tenemos más que recurrir a la biblia, en el momento en que Saúl va a consultar la sombra de Samuel, la pitonisa le dice: «Veo Alohim, o sea Jehová o Dioses, que se levantan de la tierra.» Hoy tal pretensión sería como la biblia en verso: ni queremos saber de dioses, ni de hombres prodigios; queremos al pueblo en la calle, libre y consciente de su responsabilidad, decidido a superar la meta abandonada y nada más; sin programas, ni arreglos, ni enjuagues. Sin visionismos ni sabidurías extrañas. Concretamente a lo nuestro, lo social y acrático y basta.

Pasaron los tiempos del amuleto, de los brahamas, los ritos misteriosos de la India; las serpientes, los enigmas y los geroglíficos de los egipcios; los ídolos voluptuosos y báquicas fiestas de los romanos, que no son más que testimonios terminantes de creencias *a priori* de cosas ajenas a los pueblos. Nos basta con la seguridad de nuestra visión práctica y revolucionaria que conduce a permitir al hombre valerse por sí solo, sin obstaculizar sus pasos por el camino de su felicidad conquistada por él mismo en compañía de sus semejantes dotados o poseídos de los mismos anhelos conscientes.

COSME PAULES

(Continuará.)

Hermano linyera

Eres un trazo, linyera,
de suburbio en los caminos,
escupitajo de fábrica,
retazo de conventillo (1).

Triste pedazo de urbe
puesto en mitad de los campos,
que vas como con un hijo
con el dolor en los brazos.

Cuando te veo pasar
se me asoma la tristeza,
si hasta las bestias parece
que te miraran con pena.

Cuántas veces te he observado
marchar por entre las vías
viendo alejarse los trenes
cual lo hiciera tu alegría.

Linyera, resto de fábrica,
de la ciudad te expulsaron
como a un animal leproso
por no conseguir trabajo.

Como bestezuela triste,
arrastras por los caminos
la enfermedad más terrible:
la de ser pobre entre ricos.

Nunca tuviste mujer
ni un ranchito de maderas;
cuando te deja la angustia
duermes bajo las estrellas.

Hermano, al alma del hombre
no pueden llegar tus quejas,
porque todos ¡ay! arrastran
sus dolores y miserias.

¡Perdona, perdona, hermano,
si los hombres no te escuchan!
nuestras vidas son estrofas
que siempre nos quedan truncas!

JUAN GUIJARRO

Buenos Aires.

(1) Casa en cuadrilátero donde se hacinan innumerables vecinos, en

Prensa mexicana

MEXICO.—Muchos, muy diversos y muy interesantes han sido los artículos, comentarios y noticias publicados por la prensa de México sobre la España franquista en estos días. La revista «Siempre» ha dado a conocer un artículo de César Martino titulado «Los Charros se voltearon» (voltearse quiere decir en este caso «cambiaron de chaqueta») que contiene párrafos jugosísimos como éste: «Ha sido suficiente la declaración del futuro presidente de México, licenciado Gustavo Díaz Ordaz, afirmando que México no podrá reanudar sus relaciones oficiales con un gobierno que fue impuesto por Hitler y Mussolini, para que en el seno de la vieja colonia española, integrada en su mayoría por personas que aquí siguen siendo «gachupines» y en España «indianos», se reavivara el resentimiento y el rencor que hace poco más de cuatro lustros guardan contra el gobierno mexicano que con honrosa actitud y comprensión para el auténtico pueblo español, se ha negado a dar su aval a un gobierno fachista al que otros Estados más poderosos, pero con menos vergüenza y dignidad, han reconocido hace muchos años.»

«De tiempo en tiempo —sigue diciendo «Siempre»—, los viejos residentes españoles realizan esfuerzos e intrigas políticas para ver si logran que México rectifique su impecable línea de conducta con respecto al dictador, entiéndase bien, con referencia a Franco, no con respecto a España, con quien se mantienen toda clase de relaciones, sin que por parte de nuestras autoridades se tomen en cuenta para nada al jefe de la Falange.

«Desgraciadamente, para los propósitos de algunos destacados y ensoberbecidos personajes españoles que radican en nuestro país, no han faltado mexicanos que se presten sumisos para engordarles el caldo. Ahí está en estos días la embajada de más de 350 charros acompañados de no sé cuántas señoras, cabalgaduras, etc., que han paseado su pintoresco espectáculo por las calles de Madrid cuyos habitantes han aplaudido entre gritos de admiración y de cariño a México, hemos dicho a México, no a los charros ni a las charras, que han ido a colgarle a Franco una espuela de oro y un freno de plata. Y no deja de ser lamentable que se hayan prestado a hacer política fuera de su patria haciéndole el juego a los intereses creados aquí por el franquismo...

«¿Quién ha pagado la costosísima excursión a España?, pregunta «Siempre». ¿Se da idea el lector de lo que cuesta llevar a cerca de 400 personas, algunas de ellas con cabalgaduras, en avión ida y vuelta hasta el continente europeo? Convendría hacer una investigación para que el pueblo mexicano sepa a qué atenerse.»

«Excelsior» ha publicado una crónica fechada en Madrid que comienza de esta manera: «¿Quién hubiera podido pensar hace cinco años, o hace tan sólo dos años, que el generalísimo Francisco Franco iría a ver jugar a un equipo de fútbol de la Unión Soviética, y en Madrid? Todo ha cambiado mucho desde que Rusia era una palabra impronunciable en España. Cuando se les pregunta a los altos funcionarios sobre esto, dice que «hay que encarar las realidades». Nadie, con excepción de Franco, sabe lo que él pensaba cuando entró en el estadio repleto de público, entre banderas con la hoz y el martillo.»

De «Excelsior» es también una crónica fechada en Madrid según la cual Franco «elogió a México por haber dado un hogar a los refugiados españoles». El elogio lo hizo delante de los charros mexicanos que fueron a saludarle. Hablándoles Franco de la estrecha unión que hay entre España y los pueblos hispanoamericanos, les dijo: «La mejor prueba la disteis vosotros hace veinticinco años, cuando acogisteis a los exiliados españoles, prestándonos con vuestro gesto fraterno un buen servicio, por lo que os estamos muy agradecidos; porque fue vuestra generosidad la que abrió sus brazos a todas esas gentes que de España salieron y que precisamente eran rechazadas por aquellos que les habían movido o impulsado, o sea, por la Unión Soviética».

Añadió el generalísimo que «el sino de España es el de ser incomprendida.» «Debido a la guerra universal y a las pasiones que engendró —sigue diciendo— se ha producido la desorientación de la opinión pública en algunos países, queriéndonos hacer aparecer como dictadores monstruosos que mantenemos aherrojada y no dejamos expresarse a la voluntad de nuestro pueblo! Esto es ofenderle: vosotros sabéis que es imposible que pueda ser esclavo un pueblo indomable, que dio vida y carácter a veinte naciones...»

Palabras son éstas que podrían ser reveladoras si ya al «Caudillo» le quedara algo que revelarnos. De manera parecida, fingiendo una dulzura no menos evangélica, debió hablarle el lobo a Caperucita Roja. No buscaron refugio en México los españoles porque él los persiguiera a sangre y fuego, habiendo impuesto como única condición para la terminación de la guerra la rendición incondicional —ahora mismo se habrá visto en Madrid el juicio del coronel Casado, refugiado muchos años en México—, sino que se vieron precisados a solicitar la hospitalidad azteca por haber sido rechazados por quienes les negaban los más elementales derechos si habían de seguir en su patria.

(Recopilación y comentario de «OPE».)

Conferencia de Crespo en Bruselas

Invitado por la F. L. de la C.N.T., el 18 de julio el compañero Francisco Crespo versó, en Bruselas, sobre «Cosas de la lucha y los momentos actuales».

Aunque sin tiempo material para anunciar a Crespo por el medio público, la Sala del «Café de la Paz» estuvo concurrida, con presencia de varios militantes y adscritos a la U.G.T. Presentado nuestro compañero, éste saluda previamente, y hace constar que habla en su propio nombre, como militantes anarcosindicalista. Para aludir al 18 de julio, dice que es de rigor señalar los antecedentes que motivaron el trágico desenlace. Precisa errores cometidos por la República siendo dura, inconsecuente y hasta hostil a las aspiraciones revolucionarias del pueblo, y por contraste, tolerante y absurdamente confiada con la reacción fascista. Cita el desafío hecho públicamente por el líder engreído de la Falange, José Antonio, en el teatro Calderón en la propia sede (Madrid) del Gobierno republicano, mientras que por proclamar el socialismo integral, más pan y libertad los campesinos, contra ello se ordenaba, para someterlos, «tiros a la barriga», y se deportaba a tierras inhóspitas a los revolucionarios intérpretes de los deseos del pueblo trabajador.

Crespo, analizando la situación político-social de España a través de tres décadas de régimen fascista, saca la conclusión de que los vencedores de la «Cruzada», a los 28 años de haber sojuzgado al pueblo, son los vencidos, como se prueba con las huelgas que se hacen en España, siendo éstas penadas con el rigor peculiar de los tribunales de la tiranía que allí se padece.

El orador se refiere a la Alianza Sindical, juzgándola como una de las mejores armas de los trabajadores a emplear contra el régimen medieval que más de un cuarto de siglo está hollando al suelo de Cervantes y Cajal. Pero una Alianza —puntualiza— operante, resuelta a la acción propia y efectiva de las dos potentes Organizaciones acreditadas en España, CNT y UGT, sin diferencias de objetivos ni climas, bien ligadas entre el interior y el exilio, y teniendo en cuenta que es o ha de ser en España y no en el exilio donde radique la matriz de lo que ha de nacer o renacer para la suerte del pueblo. Hace resaltar el hecho de cupirle al Comité Nacional de la C.N.T., la primicia de haber exhortado al pueblo español por Radio Nacional (el 18 de julio de 1936) a la huelga revolucionaria o al combate contra el fascismo, lo que secundó hora y media después la UGT, evitando que en pocos días toda España fuese hundida en la vorágine diabólica, alegremente, por los verdugos de la reacción sedienta de sangre y sin entrañas.

Exalta la insumisión del pueblo español ya bien constatada con los movimientos huelguísticos en la industria y en el campo, frente al implacable aparato represivo de un sistema policíaco; y con la convicción intacta en la causa que defendió, de un exilio colectivo que se niega a perecer, que se anhela por volver al propio suelo.

Dice que la situación y la actualidad de España, sin que se caiga en infantilismo, se puede considerar optimista, pero para que ese régimen de terror y miseria termine sus días, todos los corazones sanos en lo colectivo y en lo individual que perciban la realidad de la justicia, del derecho a la vida y a la libertad hemos de poner la mejor voluntad y no regatear el esfuerzo que la empresa requiere. Resalta en el ambiente de las horas que vivimos que la tiranía que se ensaña con el pueblo español se precipita hacia su merecido fin, al justo fin de todas las tiranías, que no ha de ser otro que su exterminio por la acción enérgica del pueblo tiranizado. No dudo o no se debe dudar que el cometido exige ser consecuentes frentes a los fascistas por el terror entronizados; ante el ineludible y supremo deber de acabar con ellos, me permito asegurar que el anarcosindicalismo de dentro y fuera de España, como siempre sabrá cumplir el suyo.

Termina el conferenciante llamando al interés de los oyentes a preguntar por lo que estimen conveniente, lo que repite el compañero que preside. Nadie lo hace, y Crespo prolonga su emotiva conferencia hablando del sentido constructivo que los trabajadores supieron dar a la revolución del 36, haciendo compatible el combate de la guerra impuesta con la prosperidad económica y creadora en los pueblos en que la CNT tenía la hegemonía y la iniciativa de transformar el sistema de vida social, donde fueron abolidos toda clase de privilegios, aumentándose en un 3 por 100 la producción, en patrimonio humano y equitativo de todos los habitantes.

La charla-conferencia del compañero Crespo ha refrescado y tonificado el ambiente del exilio y la emigración en la capital belga, dejando buen sabor a los de aquí y a los que por oírlo llegaron de Lieja y otras localidades.

MANUEL MORENO

El 19 de Julio en Dreux

Al entrar en el local animados grupos comentaban el Suplemento ilustrado del COMBAT SYNDICALISTE que, abierto de par en par, ocupaba un lugar de honor y decorativo. Mereció elogios un cuadro mural en fotomontaje, alegórico de S.I.A. y de la obra solidaria que cumple, debido al compañero Cañete. En la hora anunciada se dio comienzo al espectáculo, con significación del motivo del mismo.

La primera parte corrió a cargo del compañero Casellas, presentando su trabajo fotográfico verdaderamente artístico. Sus vistas en colores están sincroniazdas con la explicación verbal de las mismas, consiguiendo un efecto integral en el público. Sus visiones de jardines son preciosas y sus historietas mitológicas para niños, divertidas y ejemplaristas. Las estampas de Sim, pulcramente presentadas y coordinadas en la pantalla, resumen el entusiasmo, el vigor y el sacrificio popular de los días de la revolución de 1936. Este trabajo, realmente meritorio del compañero Casellas (venido expresamente de París para el objeto), gustó lo indecible, probándolo la concurrencia con calurosos aplausos. Lástima que este cine de arte revolucionario no haya sido presenciado por muchos amigos sumados a la corriente de vacaciones. ¿No sería conveniente repetirlo en mejor fecha dado el comentario favorable de que ha sido objeto la obra de Casellas?

Seguidamente, Pepe desgranó una canción y Rius junior demostró verdadero progreso en su arte de acordeonista, oportunidad que el respetable debía acoger con menos regateo de aplausos. Una interrupción de espectáculo fue colmada con pase al «ambigu» de desgustación recomendado por la compañera Antonia.

Al marcar el telón la segunda parte, sorprendió un decorado lleno de vida, realista y emotivo, debido al firme pincel de Paco Muñoz, hijo, que, empeñado en ocupar un puesto destacado en la decoración, logrará ser consagrado en la misma.

En la tómbola tuvo papel un conejo en sorteo, mojándose en manos del subastador Cañete, obteniendo el «sketch» improvisado un éxito de risa. La pequeña Martina Arrufat emocionó con bien dicha poesía al público, patentizando condiciones naturales para el recitado.

El «fusilamiento» de García Lorca no se pudo representar por mojadura de la pólvora del «jefe requeté», a pesar de que el calor era tórrido. Sin embargo, Antonia remedió el lapsus dedicando unas flores al poeta granadino a la par que entonaba la hermosa poesía de Machado «El crimen fue en Granada», cosechando la actora merecidos aplausos. Con indumentaria más apropiada tal vez la cosa aún habría ido mejor. Es simple sugerencia.

Pepe salió por lo moderno algo displicente, pudiendo dar mucho de sí por cualidades congénitas que le permitirían elevarse a mil codos de los «vé vé» si se lo propusiera. Valentín «el Herrero» y Rosa Marí de la familia Arrufat, mantuvieron un diálogo con mucha soltura. Siguió a ello un grito de alarma: «¡Que viene la guardia civil!». Cae el telón, y al subir de nuevo aparece un suelo lleno de cadáveres, de los cuales emerge Pepe Luis, gravemente herido, recitando un poema alusivo con resultado apoteósico. En la interpretación de este cuadro se distinguieron el propio Pepe Luis, Yolanda, Iris, y resto del conjunto, todos premiados con la satisfacción completa del público.

Animo, afición y voluntad deseamos a todos los actuantes para persistir eliminando defectillos y dificultades. Y plácemes también a los anónimos que contribuyeron con su presencia y en el martirio de taquilla. Reproches no caben en el recinto de las buenas voluntades; pero a la chiquillería destada sí que hay que contenerla, madres que tenéis hijos. ¡Viva el silencio! Al micro, también velarlo. Las modificaciones a los programas hay que evitarlas en obsequio a un público familiar que, por serlo, merece inmensos respetos.

«Y como me lo contaron yo lo cuento...».—*Corresponsal.*

DE PRONTA APACION:

«La joven generación opina»

Folleto de veinte páginas editado por el Grupo de Emigrados Económicos Españoles y para difundir entre sus compañeros de emigración.

«C. S.» ruega a sus lectores que apoyen a estos jóvenes en su noble empresa.

Fluorescencias

1

El mal entendido a veces
hace de componedor
y es el camino mejor
para estimarse con creces.

2

Nuestra palabra debe ser siempre
sabrosa, clara, derecha. No ha de ser
todo crudezas; lo bueno es digno de
sus correspondientes merecimientos.

3

No hay que desalentarse. Haciendo
lo que se puede se hace bastante y
mucho. Con esta seguridad la verdad
resplandecerá a su tiempo. Ni siquiera la confusión, que persiste, doblegará nuestros anhelos.

4

Es sensible que el anarquismo carezca de los medios económicos imprescindibles; pero en este terreno nunca fue muy holgado, por cierto, lo que no le impidió llevar a cabo tareas monumentales. Un anarquismo millonario sólo existirá cuando no vivan ni platudos ni pobres de solemnidad en la tierra.

5

Pequeños criminales pescan leyes,
que sin son tiburones rompes redes.

6

Multitudes consagran lo que hay que
destruir
y ellas mismas repudian lo que hay
que construir;
semejante locura colectiva,
requiere una mayor conciencia activa

7

Los trabajadores y el pueblo de América maltratan con los epitetos de «gallegos», «gachupines», etc., a los españoles residentes; mas hay que reconocer que para muchos de éstos, tales denominativos despectivos son excesivamente suaves. Con lo que hacen y deshacen merecerían ser puestos en la picota. ¡Negreros!

8

Una incompleta verdad.
es completa falsedad.

9

Si bien no hay que olvidar en lo posible la presentación de una obra, lo fundamental es el contenido.

10

Los explotadores, llámense como se llamen, los politiqueros y demás gentes autoritarais, deberían amodorrarse con su propia música de esquilas. ¿Qué extraña droga los mantiene despiertos?

COSMOS

COMUNICADOS

Prensa recibida

«ESPOIR»

En su número extraordinario del 19 de Julio. Buenos texos, recopilaciones interesantes, caricaturas, simbolismo emocionante en primera página. Recomendamos el número.

«RUTA»

De Venezuela, naturalmente. Otro reflejo del 19 de Julio, con fotografías de la época y una selección afortunada de caricaturas antifranquistas. Escritos de V. García, Peirats, Alaiz, Serrano P., C. Carpio, efemérides, comentario de libros, etc.

«ACCION LIBERTARIA»

Del Núcleo C.N.T. de Provenza, Marsella. Boletín roneotipado de presentación excelente. Aliento de 19 de Julio, buen simbolismo en la portada. Escritos de L. Gómez, Gallego, Hiraldo, Parra, A. Bassa, Aracil, Perote, etc. Versos, dibujos y pensamientos escogidos. Buena obra.

ACTION LIBERTAIRE»

Organo de la Sección Francesa de la Federación Internacional de Juventudes. Publicación francesa con extensión en castellano. Inserta artículos de actualidad nacional e internacional, combate antifranquista, fotografías y tres fotomontajes uno de ellos de gran relieve, abundante en alusiones al caso —felizmente resuelto— del compañero Abarca.

***

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea geenral que tendrá lugar el día 9 de agosto, a las nueve de la mañana, en el sitio de costumbre. Dada la importancia de los asuntos a tratar se ruega la asistencia de todos los compañeros.

PARADEROS

Fernán Espinosa, recién llegado de España y vive en Pelissanne, 10, rue Georges Clemenceau, B.-du-Rh., desea saber el paradero de su hermano Cipriano Espinosa, refugiado de la guerra de España. Las últimas noticias de Cipriano datan de Burdeos hace cuatro años. Quien sepa su paradero lo comunique a la dirección arriba mencionada.

— Quien sepa noticias de José Sánchez Ponce de León, que pasó a Francia el año 39, que se dirija a su hermana Rosario Sánchez de Torres, calle Numancia, 13-15, Barcelona (España).

— Rosalía Martínez desea ponerse en comunicación con compañeros que conocieron a su compañeros Luis Trenc-Torres, durante su cautividad en los campos de Saint Pierre Quilbignon, Alderney (en francés Aurigny), y en el campo de Tourlaville, durante el período de la ocupación. Escribir con urgencia a 7 bis, rue de la Cure, Istres (B.-du-Rh.), a nombre de la interesada.

ADMINISTRATIVAS

J. García, Londres. Recibida la tuya. Nada nos han dicho sobre el particular. Escribe a quien hiciste el envío.

— J. Andrés, Tours (I.-et-L.). Recibida la tuya. Tan pronto se notificó el cambio, se hizo el envío del paquete a Pedro Córdoba. La dirección que dáis, es a la que enviamos. Lo mismo hicimos con Francisco Luer Sipiña, pero nos dieron mal la dirección. Rectificamos ésta.

— Tomás Justo, Béziers. Recibido giro 5 F. Pagas primer trimestre 64, o sea, hasta el 31-3-64.

— P. Serrarols, Mios (G.). Recibidos todos tus giros. Se les dió el destino que indicabas y pasados a las correspondientes secciones.

SUSCRIPCION

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

Mes de julio - Lista III

Suma anterior, 203,70 F.

París: Criach, 5; Igual, 5. *Bernay (Eure):* J. Candelas, 2,60; E. Marzal, 2,60. *París:* Almansa, 5; Berthe et Jacques, 10; J. Valles, 2. *Belin (Gde):* Edo César, 4. *Perpignan:* S. Bueno, 5; V. Moreno, 10. *Mende (Lozère):* Sautandreu, A., 3. *Roanne:* López Antonio, 10. *Peyrien (Ain):* Jaime Padrós, 10. *Valreas:* Morata: 21,50. *Salart (Dordogne):* García, 4. *St-Maur-les-Fosser:* L. M., 12,60. *Villeurbanne:* Una charra, 30.

Total, 346 F.

NECROLOGICAS

AMADEU ANDREU

Con estupor hemos sabido el fallecimiento de nuestro amigo el ferviente antifascista y gran amigo de S.I.A. que era Amadeu Andreu, oriundo de Santa Coloma de Queralt (Tarragona). Víctima de una enfermedad curable fue operado en la clínica Beauchamont de París, y cuando ya entraba en período de convalescencia parece que se arrojó de un 5.º piso al patio. Resolución fatal que intriga dado el carácter esencialmente tranquilo, alegre incluso, de Andreu. Sea como quiera, el caso es que a tan buen amigo lo hemos perdido para siempre.

Sin constar en la C.N.T., estuvo siempre dispuesto a proceder en su ayuda. Afecto a S.I.A. no dejó pasar ni una sola fiesta de las muchas que se dieron en su provecho sin figurar entre los colaboradores visibles.

Los compañeros de Tarrasa siempre han contado con Andreu para amenizar su anual espectáculo solidario; pero quien va a resentir con más motivo la ausencia de Amadeu será el Casal de Catalunya del cual era animador, directivo y número 1 en toda ocupación e impulso.

El flaco de Andreu era el teatro. Conocía íntimamente la escena catalana con toda su retahíla de obras y autores e igual o casi le ocurría con el teatro castellano. En lo que a él se refiere era un actor cómico notable que en el exilio se había especializado en el monólogo a falta de grupo escénico perdurable. Su género narrativo era esencialmente popular, *de pueblo*, consiguiendo fácilmente atraer al público por humor y donosura en prodigarlo. Parece increíble que una persona así dotada pueda llegar al extremo de darle el portazo a la vida.

Conjuntamente a sus dotes de hombre alegre y solidario, Andreu poseía el don de la amistad sincera que se le comprendía en esa simplicidad, en esa absoluta carencia de orgullo que le ha caracterizado. Era asimismo formal y dueño de sus sentimientos, queriendo decir con lo último que no sufría influencias partidistas. Catalanista indudable, republicano sin límite de progreso, siempre consideró a la Confederación Nacional del Trabajo con predilección, o elemento natural de los trabajadores. En el establecimiento que en un tiempo poseyera en Sabadell, se acogían los compañeros de allí para compañerismos y conspiraciones. Amadeu era una garantía, y una réplica viviente para cuantos de nuestro elemento puedan incurrir en estrecheces de mira.

El entierro de Andreu tuvo lugar en el cementerio nuevo de Bagnolet ante una emocionada asistencia de setenta concurrentes catalanes, masones, republicanos, cenetistas, esta representación de S.I.A., y directivos y afiliados al Casal de Catalunya de París.

En nombre de S.I.A. Local y Regional parisinas, ofrecemos verdaderamente apenados esta ingrata crónica.—*El delegado al entierro.*

LIBRO NUEVO

«Les frères Elie et Elisée Reclus

Puede adquirirse al precio de 8,75 F. en la Administración del COMBAT SNNDICALISTE, o solicitándolo a F. Mas Serras, Boite Postale nº 105, París (XIe).

Dificultades para «Sacco y Vanzetti»

HOLLYWOOD (ANSA). — Edward Anhalt, que terminó de preparar el guión de «Sacco y Vanzetti», se enfrenta con una dificultad que podría aportar un importante cambio al libro cinematográfico. Esta dificultad, precisó Anhalt, no se conocía cuando el productor —De Laurentis— dio los primeros pasos para la realización. Se trata de la viuda de Sacco quien tarda mucho en aprobar el guión. La señora Sacco exige que el libro incluya una declaración clara sobre la inocencia de su marido, mientras que el guión preparado se limita a referir los hechos históricos del famoso caso judicial, sin expresarse sobre la culpabilidad o inocencia. En el caso de que la señora Sacco no apruebe el guión, Anhalt eliminará el personaje de la esposa de Sacco y lo remplazará con una inventada señora Vanzetti para poder mantener el necesario punto de vista femenino en la historia. Vanzetti, como se sabe, no estaba casado. En base a las leyes norteamericanas es ilegal representar en un film a personas vivientes sin el consentimiento de esas personas.

Servicio de librería

LIBROS EN FRANCES
COLECCION «LIVRE DE POCHE»
Vol. simple, 1,95 F.; doble, 3,30

Lucrece Borgie, Bellonci; La croix de bois, Dorgelet; Les cloches de Bale, Aragon; Babbitt, S. Lewis; Voyage au bout de la nuit, Celine; Intemperies, Lehmann; Balade de les sources, Lehmann; Au bon beurre, Dutourd; Poussièrer Lehmann; Curé de campagne, Bernanos; Le fleuve, Godden; Climats, Maurois; Courrier Sud, Saint-Exupéry; Le mur, Sartre; Colas Brugnon, R. Rolland; La chatte, Colette; Journal d'un cure de campagne, Bernanos; Koenigsmark, Benoit; La P... Respetueuse, Sartre; La garden party, Mansfield; La nausée, Sartre; La condition humaine, Malraux; Moravagine, Cendrars; Caroline Cherie, C. St-Laurent; Cet Inconnu, Carrell; Un enfant du pays, Wright; Les beaux quartiers, Aragon; Napoléon, Bainville; Raisins de la colere, Steinbeck; Cité de les cloches, Gouget; Pot-Bouillée, Zola; Les animaux denaturés, Vercors; Histoire de la musique, Vuillermoz; Les bestiaires. Montherlant; Mort du petit cheval, Bazin; Les lepreuses, Montherlant; La mer à boire, St-Pierre; Un crime, Bernanos; Comment se faire des amis, Carnegie; Le roi lepreux, Benoit; La dame aux œillets, Cronin; La belle femme, Dorgeles; La voie Royale, Malraux; L'immoraliste Gide; Les temps modernes, Gascar; L'équipage, Kessel.

Giros y pedidos a Roque Lloo, 24, rue Sainte-Marthe, Paris, X. CCP 1350756.

De la Mythologie Marxiste-Léniniste
GASTON BRITEL

L'exemplaire, 2,75 francs.
Commandes à : Juliette Demure. 17, rue Jouffroy d'Albans, Lyon, 5e C. C. P. Lyon 3 652 38

OBRAS

de Felipe ALAIZ

«Quinet», tomo I.
«Tipos Españoles», tomo II.
10,00 francos los 2 volúmenes.

Le Gérant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IX° - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 10 F.
Un an : 20 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, X°
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

LE COMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

ALIANZAS

NO asusta el tema, puede verse. Incluso el enunciado es simpático.

Pero no para entrar en lugares comunes; no para afirmar, alegremente, que con A. Antifranquista, con A. S. O., o con A. S. simplemente, los días del franquismo están contados. Ciñámonos a la realidad estricta.

La Alianza no la desearían los compañeros socialistas, ni la desearíamos nosotros ni otro sector cualquiera de contar con fuerza suficiente para imponerse partidariamente en España. U.G.T., C.N.T., la Organización republicana, en mayúscula la que lo fuere, iría al grano tolerando a las concurrentes como minorías inofensivas.

Es lo lógico: republicano y socialdemocráticamente se va al Estado evolucionista y cenetísticamente se acude al comunismo libertario. Confundir ambos y contrapuestos organismos, sólo se puede hacer cuando de unas fuerzas fraccionadas hay que hacer una, y aún no determinante en el durísimo asunto de España.

A decir verdad, la única política aliancista formal la han desarrollado los trabajadores asturianos en octubre de 1934 y en julio de 1936. Tan sincera, fuerte y extensiva, que incluso los comunistas se consideraron incursos en ella. Era un caso de unirse o perecer.

Por ello, cuando de A. S. se habla en el exilio, creemos en las voces asturianas. Las que no lo son, las analizamos.

No con prejuicios, sino por disonancias previsibles.

Empero, una realidad es tangible: La Alianza Sindical exterior es un compromiso adquirido por UGT-CNT y también por los solidarios vascos. Otra realidad lo es la poca altura alcanzada por el organismo común al respecto de las huelgas de España. ¿Culpar a nadie? Imposible. Unicamente, que hubo exceso de promesas, o visiones de largo alcance inmotivadas, esa cosa que en meridional entusiasma al rojiblanco para acabar en lasitud extrema.

Cuesta, en español, guardar la medida. No obstante, habrá que hacerlo; habrá que ceñirse el cinturón de las realidades, aplicarse de acuerdo a los medios de que se disponga. Libertarios y socialistas, con extensión de republicanos, autonomistas y marxistas no totalitarios de raíz nueva o no tanto, podemos obrar de acuerdo para sumar energías sanas que aplicar a la lucha contra el enemigo común franquista, cosa factible, prácticamente hacedera, si a cenetistas y libertarios no se nos involucra en previsiones gubernamentales tal como exigió el Congreso confederal de 1961 en Limoges según proposición de la F. L. de Toulouse. Nuestra aportación antifranquista será fuerte, sin regateos, tratándose de una A. S. o de una coalición revolucionaria de mayor amplitud que no limiten nuestro derecho para el futuro, que no hipotequen el crédito idealista que necesitamos ahora y siempre para nuestra marcha hacia el comunismo libertario. Que vean, principalmente los compañeros socialistas en los compañeros de la C.N.T., a unos participantes de línea y no de rezague, o decadentes en sus opiniones. Transigimos demasiado en 1936 y a la mayoría nos escama su resultado. Hágase de la A. S. un organismo capaz de la mayor estima, y se verá cómo en la C.N.T. para la A. S. no habrá disonancia ni regateo, sino todo lo contrario.

¡Confianza! He aquí la moneda que todos necesitamos.

VIENTO CONTRARIO

DE TAL PALO...

LOS Borbones entraron en España con Felipe V, francés, y salieron con Alfonso XIII, madrileño.

Seis Austrias y nueve Borbones han reinado en España.

La ley sálica, implantada por Felipe V el Animoso, impedía reinar a las mujeres. En esto fundóse la aspiración de don Carlos, hermano de Fernando VII y promotor de la guerra carlista.

Abolida la ley sálica, al calvo don Tadeo Calomardo reimplantarla para que no reinara Isabel II, la infanta Carlota le abofeteó y le arrancó el decreto, que es cuando Calomard dijo : « Manos blancas no ofenden. »

A Fernando VII le sucedió su hija Isabel, elevada al trono antes de los dieciséis años, conforme otras mujeres anteriores de que habla la Historia.

A no estar derogada la ley sálica, el legítimo heredero de la corona de España indudablemente era don Carlos, causante de tres guerras civiles por no llover a su gusto ni al de los suyos.

El carlismo únicamente arraigó en políticos reaccionarios como Mella, Senantes, el Conde Rodezno, etc. Según pudo verse en ocasión del destronamiento de Isabel II, no remplazada por ningún cabecilla carlista, siendo por Amadeo I y éste por la República.

Sin divisas y sin iglesia no hay franquismo posible.

Al morir don Carlos, quedó por cabeza visible del partido, con los mismos tradicionales postulados, Dios, Patria y Rey, su hijo don Jaime, a la sazón oficial del ejército ruso, por semejanza de ideas políticas con los zares, bien que sin perder el contacto con los legitimistas de España. Esto sí llegué a conocerlo yo, así como vi de cerca a significados personajes del partido contrario al de mi liberal familia.

Siendo Navarra el cogollo del carlismo a la eversión de bastantes lugares sucedió la ruina de no pocas personas; sobre quedar otras físicamente inutilizadas.

A la hora actual, los aspirantes al trono de España de la parte de don Carlos y que por proceder de ese tronco se tienen, son varios. Eso llevaría camino si Alfonso XIII hubiese muerto sin descendencia, a no ser que Franco, el absoluto Franco, propiciase y suscribiese semejante injusticia.

Conocido el impedimento de don Jaime, sordo-mudo, la corona le pertenece a don Juan, sino que Franco la lleva tan encasquetada que no hay quien se la quite de la cabeza. A Isabel II se la quitaron y acompañada de Cánovas y de Marfori, recluyóse en Francia en una propiedad de Enrique IV. A su nieto Alfonso XIII se le cayó al suelo...

Veintiocho años la lleva el generalísimo Franco y no se la quita ni para dormir.

Vano es creerse con derecho a lo que no se tiene derecho.

El carlismo murió en Vergara con el abrazo de Maroto y Espartero.

PUYOL

CRÓNICA INTERNACIONAL

por Gregorio Quintana

DESDE LAS ORILLAS DEL LEMAN

TRAS de haber señalado deficiencias proselitistas y carencias orgánicas, nos place hoy registrar la nota de valores en ascenso. La escarcha cubre la semilla para que brote luego con cálido vigor con la fuerza del sol.

El C.I.R.A. (Centre International de Recherches sur l'Anarchisme) brotó como planta nueva, obra de gente joven, atrevida, arriesgada, llevando ya consigo el signo de la madurez que exige el abordar una labor de peso. Algunos de sus iniciadores ya no están allí, junto al lago Leman. Media expulsión de parte de las autoridades de una Suiza no tan neutral como se pretende. La determinación se debió a presión franquista. Ha de hallarse fresco en la memoria de las gentes el gesto de unos jóvenes estudiantes contra la embajada de Franco en Ginebra. El proceso culminó en la libertad de los encartados. Pero encartados —y algunos amigos— fueron de inmediato «invitados» a salir del país. Piero Ferrea, primer secretario fundador del C.I.R.A. y Longuedorf, colaborador de la primera hora, se hallan lejos. Varios jóvenes se dispersaron por el mundo.

Los Archivos y Biblioteca del C.I.R.A. se encontraron repentinamente privados de local y de garantías de continuidad. Se hallan hoy reinstalados en Lausana. Sus animadores, un grupo de jóvenes estudiantes —y además estudiosos de la filosofía y de la historia anarquista— mantienen el Centro con algo más que el entusiasmo. Hay en ellos convinción consciente de la misión escogida. No es tarea baladí la que llevan entre manos y les será difícil cumplirla si no hallan el necesario apoyo en el movimiento libertario internacional.

Los actuales responsables del Centro convocaron a reunión regular anual para el 27 del pasado mes de junio. Se hallaban presentes María Christina Mikhailov y su compañero Stoyadin, Marianne Enckell, Claude y Odette Dorland, Umberto Tosi, Eslava y Pini. Fue de sentir la ausencia de los «viejos», unos fallaron a causa de su salud deficiente, como Bertholdi y Frigerio, otros se hallaban ocupados por tareas urgentes. Del extranjero enviaron fraternal mensaje y justificación de ausencia Hem Day, Noir et Rouge, Ildefonso, Jaime Padrós, Beaulaton, ferroviarios anarquistas franceses, Zamora, etc. Ma Schmu envió un emocionado mensaje en nombre de los militantes chinos.

El informe de situación y de actividades resultó aleccionador. El nuevo local del Centro es reducido, pero confortable y bien instalado, gracias a solidarios apoyos. Se cuentan 160 miembros cotizantes. Los fondos son modestos como lo es la cotización anual, pero gracias al aporte de colaboradores benévolos —y sobre todo a la labor desinteresada de un encuadernador— ciertos gastos de importancia se van soslayando. La biblioteca se hallará abierta al público dos veces por semana; el sistema de préstamos de libros se halla regularizado y el Boletín tendrá su aparición normal prevista. Una laguna importante: los libros no se devuelven con la prontitud necesaria, restando importancia al servicio de consultas. Algunos libros se han perdido. Detalle ingrato al que ha de buscarse solución oportuna.

Los compañeros del C.I.R.A. reclaman una cooperación internacional de fácil realización, ya que no exige gran esfuerzo:

1.° El envío de toda publicación anarquista, periódicos, revista, boletín, libro, folleto, manifiesto, carteles, murales, etc., en tres ejemplares si es posible, así como el envío de todo libro o publicación que haga referencia al anarquismo.

2.° El envío de notas de referencia de libros o publicaciones —no anarquistas— que se ocupen del anarquismo en no importa que lengua y país.

Con el apoyo de tales referencias, el Centro verá facilitadas sus tareas en la búsqueda de todo documento que tenga relación con el anarquismo en tanto que movimiento y en tanto que corriente moral y filosófica, enriquecerá sus archivos y biblioteca y permitirá reunir los materiales que permitan laborar en el sentido que indica el nombre adoptado.

La dirección Postal del Centro es la siguiente:

C.I.R.A. - Case Postale 25. Genève - Plainpalais (Suisse).

Si cada militante aporta desde su país un mínimo del fervor entusiasta que impulsa a los jóvenes animadores del Centro, podremos contar en pocos años con una obra medular. Así será si todos y cada uno piensa que son nuestras obras —y no nuestras declaraciones y discursos— la medida exacta de lo que valemos y de lo que somos capaces de realizar.

El que a causa de nuestro machacar en el yunque de una realidad de aceptación difícil, nos achaca derrotismo, tiene aquí ocasión de aportar esfuerzo que nos sirva mentir. Cuenta más una acción que mil repetidos asertos...

A LAS CERCANIAS DEL WESER

Un grupo de militantes holandeses, jóvenes y viejos, se dieron a la tarea ingente de organizar algo así como una Conferencia Anarquista Europea. Lograron interesar a belgas, alemanes, suizos, austriacos, italianos... Trece lenguas o nacionalidades aceptaron participación directa. La Federatre Von Vrije Socialisten habrá obtenido un éxito rotundo si el encuentro proyectado para el 25 de julio ha logrado reunir tal anuencia y participación. La cita era en Buckenburb (Alemania), población que cuenta con una «Casa de la Amistad», donde los compañeros habrán sido acogidos fraternalmente. Saludamos calurosamente toda idea de reunión entre militantes de diferentes fronteras, ya que ella lleva implícito el afán de examinar problemas de superación con un espíritu abierto a corrientes e iniciativas que indudablemente tienden a enriquecer nuestro patrimonio.

Esperamos ahora noticias e impresiones de los felices participantes a objeto de poder aportar el adecuado comentario.

EL FUTURO DE ESPAÑA

por Cosme PAULES

NOS aburren las predicciones y, sin embargo, tenemos que aguantarlas por todos lados, porque se hacen casi cada día a destajo. Pareciera existir una competencia en ese sentido, tanto desde adentro como desde afuera de España, sobre el caso y el futuro español. El futuro de España lo señalará el pueblo si otra vez sabe reiniciar la ruta emprendida durante las inolvidables jornadas del 19 de Julio y siguientes. De otra manera, ¡chitón!, porque no habrá ningún futuro y pudiera existir un mayor retroceso que el que actualmente se contempla.

No hay que olvidar que España CREE en el verdadero sentido de la palabra; existen en su seno cualidades suficientes para formarse creencias capaces de avanzar y colocarse en los momentos más difíciles de la historia humana, a la cabeza de los más adelantados. No cabe dudarlo. Y afirmamos que creer en lo bueno es bondad y creer en lo absurdo, en lo inocuo, en lo malo, es estupidez. España, por cierto que en el fondo de sí misma ha demostrado más de una vez saber creer.

Cuando «creyendo» acérrimamente supo enfrentarse al poder del Santo Oficio, demostró parte de lo que decimos. Un Santo Oficio que perseguía encarnizadamente la menor creencia en contra; que perseguía a los que tildaba de profesar las ciencias ocultas desde el momento que no creían y aún se atrevían a oponerse al ocultismo que él representaba. Y en este terreno tuvo verdaderos creyentes opositores; creyentes en la bondad y enemigos del crimen, venga de donde viniere.

Y hoy mismo, en el siglo de las luces, son incontables los que predicen el futuro valiéndose de distintos medios y a quienes no les falta una numerosa clientela que curiosa de querer defenderse ante la terrible realidad de un porvenir muchas veces incierto, se entrega en manos de los que en la mayoría de los casos son explotadores colocados en la cumbre de sus pretensiones que aspiran a hacer efectivas cuando caiga el «régimen».

Creer es tener una esperanza, pero bien fundamentada. Y el que espera vive.

Nadie puede asegurar hasta hacer posible la demostración, que existe el escepticismo en realidad. Nosotros creemos en el triunfo de la libertad, de la justicia, del bien. Y por ello nos esforzamos, pues estamos seguros de que nada se desprende del cielo como el mitológico maná. Pero de ahí a profetizar lo que no seamos capaces de conquistar, va gran distancia. Peor aún si nos paramos a medio camino, lo que sería negación, menos que creencia y escepticismo, nada.

Conocemos el hecho de que desde el mismo instante en que el hombre abre sus ojos por primera vez a la luz del día, se ve rodeado por sombras impenetrables, frente a las cuales, todas las profecías, por hermosas que sean, se han de estrellar. Su vida será lo que él haga por merecerla y nada más, especialmente será vida, si no se guía ni apoya nunca a los pretendidos «sabios» proféticos que intentan subirse sobre sus espaldas sufridas.

Sin duda que la superstición tiene mucha fuerza, tanto para los cerebros pobres como para los ilustrados. Tal es así que de la misma manera que la pasión es más fuerte que la amistad, pareciera que ella es más fuerte que el cerebro mismo. Pero la lucha por la libertad, que es la verdadera vida, supera todas las potencias del ser humano. Se es esclavo por engaño, más no por propia voluntad. Siempre hay una razón indigna en el fondo de toda esclavitud, aunque aparentemente exista la servidumbre voluntaria..

Durante todos los tiempos una doctrina se agota para crear otra. Qui-

(Pasa a la página 3.)

No os apresuréis, señores

por Antonio PEREIRA

EN la valorización del problema español, en vistas a una solución probable, lo que importa es no dejarse dominar por la impaciencia. Sobre todo guardar dignidad y la necesaria dosis de escrúpulos que permitan suponer un honrado desinteresamiento en las desbordantes ansias de poder de que hacen gala y prueba los elementos visibles de «la nueva política». Por nuestra parte, no nos llamamos a engaño ni aceptamos comulgar con ruedas de molino. Ni somos partidarios de la sucesión. He ahí el porqué se nos mantendrá aislados en todo a lo que atañe al logro de una solución de circunstancias para la que se asigna al pueblo la misión de otorgar funciones, no de discutirlas. Peros los alquimistas de turno no calibran a fondo la intención de quién es aún «amo de la venta».

Quien piense que Franco es un imbécil, se equivoca; como se equivoca aquel que piensa que él es la quintaesencia del español. Españoles eran los del pendón más grande de Castilla, la primera Isabel, Cisneros, Torquemada, Felipe II. Los grandes capitanes que liquidaron miles de indios también eran españoles. El Gran Duque de Olivares también lo era. Entre todos hundieron prácticamente a España con la guerra, con las togas, con el fuego y con el hierro. Pero el hundirla no estaba en sus intenciones. Luchaban con sus propios medios y con el esfuerzo, sudor y lágrimas del pueblo, creyendo hacer sólo y exclusivamente la grandeza del país y trabajar para su mayor gloria. No pasó por el caletre de ninguno de ellos, para obtener todo esto, el llamar en propia ayuda tropas mercenarias y mucho menos utilizarlas para acallar las protestas. Franco lo ha hecho. Pero Franco no es español. Es el resultado de un connubio híbrido, vendido cuerpo y alma al Vaticano. Es el hombre que permitió Badajoz y Guernica, Barcelona y Tortosa y dejó las manos libres a las tropas italianas en Málaga y Santander. Es el hombre que ha gobernado España, si lo suyo se llama gobernar, con la misma mentalidad y métodos que empleaba para administrar una bandera del tercio o un tabor de moros.

Es el hombre que ha pretendido transformar el país en un inmenso cuartel y en una misión paraguaya y, más tarde, con la ayuda de los técnicos italo-alemanes instituyó los sindicatos verticales, la obra cumbre del régimen. Estos sindicatos verticales que nacieron por decreto y englobaron de autoridad a todo el pueblo trabajador.

Durante veinticinco años Franco y su gobierno han tratado de embridar las aspiraciones del proletariado español creando estos sindicatos. Durante varios años, debido a la obra de la totalidad de sus dirigentes que actuaban como espías de la policía en fábricas y talleres y usaban según los casos la amenaza, el despido o el encarcelamiento, han logrado perfectamente sus designios.

Parecía que un tal estado de cosas tenía que durar «sine die». Las fuerzas de represión, las fuerzas del orden, ejército, policía, falange, el control ejercido por la iglesia en la casi totalidad de los hogares y las fuerzas materiales del país estaban y están a las órdenes de Franco. Mas no ha sido así. La situación ha ido modificándose lentamente, sea por el desgaste de los hombres que forman el equipo franquista, sea por la presión exterior de los intelectuales de todo el mundo, y por último, lo más peligroso para los regímenes dictatoriales, la costumbre del pueblo al terror y a las represiones. Un cambio que ha venido obrando lentamente durante dos decenios y que ha permeado insensiblemente todas las capas sociales. La violencia y el espíritu de la cruzada no podía mantenerse con el mismo ritmo. Los hombres, menos la terquedad y la ceguera de la clase al poder, han ido desgastándose y la merma sufrida por el exilio es casi la misma sufrida por los hombres que han acompañado al dictador en esta trayectoria de sangre, de cieno y de vergüenza. El régimen ha pasado de concesión en concesión, ha tenido que conceder algo cada día y hoy, 1964, se ha dado cuenta, demasiado tarde, que no hay nada ni nadie que pueda parar ese descenso, es decir, la desaparición de la escena de España, de un régimen que quedará grabado en la historia como una de las más grandes vergüenzas **sufridas por los** pueblos y las democracias de todo el mundo. Todo esto Franco lo sabe. Como sabe también que su juego político, que ha pasado de traición en traición, que lo ha usado todo, se ha acabado. Como sabe también que aún puede mantenerse en el poder por medio del chantage y del engaño y que no faltan sectores españoles que se llaman democráticos, del interior y del exterior, que están dispuestos al compromiso, a recoger su herencia y dar facilidades a su juego en nombre de las democracias, de los intereses de España y de los españoles. Pero todas las minas de España, su hierro, su cobre, su estaño, su azogue, sus altos hornos, la situación estratégica del país que permitieron su victoria y el reconocimiento «de jure y de facto» por parte de las potencias democráticas no lo salvarán de la condena moral de la parte consciente de estos países. Lo grave, lo inadmisible, es que hay gente, hombres y partidos, que están dispuestos a hacer su juego para recoger una herencia política que chorrea lágrimas y sangre y, olvidando todo, aspiran a entrar en el país por la puerta grande, es decir, continuando a Franco, que no es lo mismo que derrocarle.

Los políticos de turno aspiran a remplazarle aún a trueque de quedar sometidos a las mismas líneas generales en política extranjera, aún a trueque de tremendos enfrentamientos con el pueblo. Enfrentamiento con quienes de la caída de Franco esperan algo más que un simple cambio de nombre o de etiqueta.

Por ello decimos, francamente: ¡No os apresuréis, señores!, pese a todas vuestras maniobras la C.N.T. se hallará presente para lograr o para forzar hacia otras soluciones.

Para nosotros no hay compromiso ni mediatización posible.

DISCOS

Hoy un «disco» que no lo parece. Y tan veraz, que ni siquiera disimulo apellidos. Alguna vez hay que salir del eufemismo.

Isidro Torner, bullicioso simpático, salvóle la vida a un santo varón carlista que en horas de ocio de la prerevolución había estuprado a una criatura de ocho años. Era la segunda vez que se iba a por el carlistón, con un escándalo que Isidro evitó a toda costa. «Estáis en un segundo acto ridículo», dijo.

De ello dedujeron Gil y Paniagua que Torner era un tibio merecedor de los fuegos airados de la revolución.

Verdad exacta del suceso: que el único llamado a exigir cuentas al carlistón era el marido de Sara, hermano de la niña desgraciada. Pero el marido de Sara era —y sigue siendo— el marxista más humanitario que conozco.

Estando en el comité revolucionario de la villa, una veintena de forasteros desaforados irrumpieron en tromba conducidos por Gil y Paniagua. Buscaban a Torner para la faena del caso, puesto que la furibundez lugareña no se atrevía. Yo y el compañero Ramón los contuvimos. Además la presunta víctima no estaba.

Declinaron identidad los patrulleros, resultando cenetistas. Entonces, abandonando lugar común fuimos «a casa», y en ella Torner sí que estaba.

Se abrió juicio loco. ¿Qué había contra Isidro? En realidad, alguna diferencia de criterio cual es lógico en elemento no regimentado. Lo del carlista, nada, puesto que la furibundez lo dejó con vida para que en la postguerra cometiera otras irregularidades que lo apearían incluso del franquismo. Pero el griterío fue enorme y yo y Ramón entramos de nuevo en liza. Torner se encaró con Gil y Paniagua reclamándoles hacer ellos lo que encargaban hacer a otros. Los patrulleros de más encono amartillaron metrallismos y Ramón y yo les aseguramos que de sonar un tiro pereceríamos todos. Muy en su punto, el responsable de patrulla admitió de no meterse en asuntos ajenos, aparte de que no estaban en la revolución para cometer barbaridades. Por sus palabras, pistolas regresaron a sus fundas y fusiles recolgaron en espaldas. Después me vi diversas veces con este remarcable compañero, que tal vez ahora en algún lugar lea estupefacto estos animados renglones.

Ya en plena y macabra disyuntiva, puedo presentar el siguiente balance: Paniagua fusilado por los nuestros por un delito feo, y tal vez no hubiera para tanto; Torner asesinado por el franquismo en el Campo de la Bota, y Gil electrocutado en las alambradas de uno de los campos de la muerte instalados en Austria por los alemanes.

Si este guiñol no ilustra nada, que los compañeros no lo den por escrito.

J. FERRER

AL ADMIRABLE Y ADMIRADO D. SALVADOR DE MADARIAGA

Aunque en prosa escriba mal
y en verso lo haga peor,
de mi profundo dolor
seguiré dando señal.
Yo no me enfado ni chillo;
a nadie le exijo nada,
porque ya sé que es nonada
vivir de ajeno bolsillo.
Lamentable confusión
acerca de mi persona,
de un órgano la mandona
parece equivocación.
Recibir es una cosa
saber dar otra distinta.
Pero no gastemos tinta
en explicación ociosa.

PUYOL

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

¿A qué viene entristecer a quienes tanto estimamos? Deberíamos sembrar alegría y no dolor. Pero somos un tanto sugestionables. Parécenos que transmitiendo el dolor, al hermano que tanto amamos, nuestras angustias son menos costosas, hieren menos.

⁂

Saliamos de unos días grises. La bien amada compañera se había salvado de una muy seria crisis. Todo era alegría. Mi presión arterial, había descendido. Bien, todos, y se vivía un clima de fiesta. Ayer volvieron las nubes. Mi compañera cayó sobre unas latas. Se cortó el tendón del dedo mayor en la mano derecha. Inevitable el ir a la Asistencia Pública y después al Hospital. Suero, vacunas, inyecciones sutura y todo lo demás. Ahora, lo más molesto e innecesario: sacar carnet, y todos los trámites tan innecesarios como idiotas. Volverá el ascenso de mi presión arterial, sin duda alguna.

⁂

Estoy acostumbrado al juego, placer y dolor. Familia grande. y, hoy son unos y mañana, otros. Y no solamente los familiares, también son los compañeros afines, a los que quisiéramos felices y nunca enfermos.

⁂

También se alternan placeres y disgustos por causas pequeñas, inevitables. Alguna vez vienen juntos. Por ejemplo: un libro que me envió hace dos años Solano Palacio, llegó a mis manos la semana anterior: «La Cultura Hispanoárabe». En algún rincón, tal vez de la F.O.R.U., sin leer, que me era enviado con un saludo, por ese camarada, de su puño y letra. Placer, en recibirlo. Disgusto, en que tan lejanamente acusaré recibo del mismo y me habrá juzgado Solano Palacio, con justicia, un desatento. Leeré con atención el volumen y le enviaré también mis impresiones.

⁂

Castrejón me envió el libro de Muñoz Cota: Ricardo Flores Magón. En «Voluntad» de junio, mi merecido comentario por la atención que suscitan sus páginas, y un caluroso elogio.

⁂

Sigo amando la vida y dando a mis deseos la máxima voluntad. Emplear bien mi tiempo, en la siembra y lucha social. El hombre no solamente vive para sí. También le interesa vivir para el prójimo, el otro. Vivir, dejar vivir y ayudar a vivir. Tener a quien querer, a quien ayudar y con quien intercambiar ideas, afectos, y, si es necesario, servicios. En vez de cerrarse, abrirse. Ascender, para ver más lejos, más espacio, más horizonte, más generosidad.

⁂

Buena esa noticia que un compañero me da en una carta: «Por aquí, menos presión de los problemas exteriores —me dice—. No se han solucionado, pero son resistibles.» Hay un triunfo más alto que el «económico», el de adentro: ético.

J. TATO LORENZO

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45
unesp Cedap Centro de Documentação e Apoio à Pesquisa Faculdade de Ciências e Letras de Assis